

LA
TASSE A THÉ

PAR
A. KAEMPFFEN

(HENRI ESTE)

ILLUSTRÉE PAR WORMS



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION & DE RECRÉATION
J. HETZEL, ÉDITEUR

18, RUE JACOB

—
Tous droits réservés



**LA
TASSE A THÉ**

**PAR
A. KAEMPFFEN**

(HENRI ESTE)

ILLUSTRÉE PAR WORMS

PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION DE RÉCRÉATION

J.HETZEL, ÉDITEUR

18, RUE JACOB

Tous droits réservés.

1865

PRÉFACE.

L'aimable et charmant récit des voyages et aventures de sir Edmund Broomley à la recherche d'une tasse à thé méritait à tous les titres l'honneur qui lui est fait d'être publié dans des conditions de luxe que n'obtiennent pas toujours les ouvrages signés des noms les plus connus. Cette petite perle, si artistement et si délicatement montée, ne se perdra pas dans l'océan de romans quelconques qui depuis dix ans inonde et submerge la littérature. Le public comprendra tout de suite que les éditeurs de la bibliothèque d'éducation et de récréation réputés par leur goût et leur discernement des bonnes choses, ne se seraient pas mis ainsi en frais d'un habillement hors ligne en faveur d'une œuvre banale et vouée à une existence éphémère. La vérité est que la forme ici n'a pas pour but de sauver le fond, mais simplement de le faire valoir, en appelant sur lui l'attention dont il est digne et qu'il saura bien se conserver.

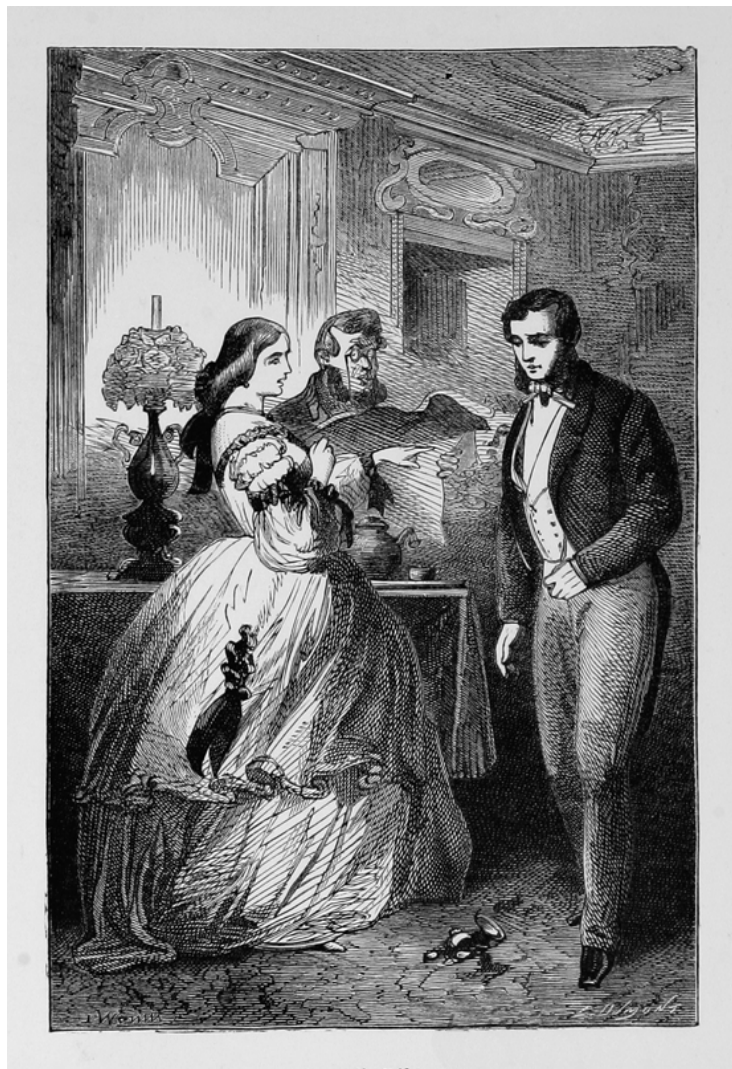
La Tasse à thé aura sa place parmi ces livres heureux, ces livres trop rares dont le temps a fait des classiques et qui non-seulement peuvent, mais doivent être mis entre les mains des jeunes gens et des jeunes filles. Par la délicatesse des sentiments, la pureté et les grâces de la narration, cette jolie histoire est une sœur de la *Picciola* de Saintine, une proche parente de ces volumes d'élite dont se compose de nos jours la bibliothèque des jeunes personnes : Robinson, Paul et Virginie, le Ficaire de Wakefield, Gulliver, le Voyage autour de ma chambre, le Voyage où il vous plaira. Cinq semaines en ballon, la Princesse Ilsée, etc.

Nous sommes obligé de le reconnaître, cependant, ce *Voyage en Chine* a un défaut que ses agréments ne font encore qu'aggraver, il n'est pas bien long ; il est assez probable même qu'il sera trouvé trop court par tous ses lecteurs. Que l'auteur s'en console, ne mérite pas qui veut un pareil reproche.

M. Koempfen fera-t-il beaucoup de livres aussi charmants, aussi parfaits que celui-ci ? Il y a lieu de l'espérer, et nous le souhaitons vivement pour lui et pour nous : tout ce que nous pouvons dire dès à présent c'est que ce début est d'un maître en son genre et que, dans tous les temps, il suffirait à sortir un écrivain de la foule et à lui donner rang dans la brillante et

sympathique pléiade des humoristes, parmi Xavier de Maistre, Swift, Sterne, Charles Nodier, Musset, Stahl, Alphonse Karr, etc. Ce ne sont pas les plus gros bagages qui vont le plus sûrement à la postérité. Petit livre, soit ; mais ce n'est pas si peu de chose quand ce petit livre est de ceux qui, plaisant à tous les lecteurs sans distinction d'âge, d'humeur et de situation sociale, sont destinés à être lus toujours et partout.

F. DE GRAMONT.



Jusqu'à Pékin.

LA TASSE A THÉ

Miss Aurora s'approcha de sir Edmund Broomley et lui présenta une tasse de thé.

Sir Edmund avança la main ; mais, ses doigts ayant effleuré ceux de miss Aurora, sa main trembla légèrement, de sorte que la tasse lui échappa au moment où il la prenait, et se brisa en petits morceaux sur le parquet.

M. Simpson, qui dormait sur le *Times*, et Mme Simpson qui dormait sur son tricot, relevèrent la tête en même temps et laissèrent échapper tous deux cette courte phrase :

« Oh ! qu'est-ce que cela ? »

Sir Edmund était resté muet, les yeux fixés à terre. Il secouait machinalement sa main droite sur laquelle le thé brûlant s'était répandu.

« En vérité ! vous êtes d'une maladresse, sir Edmund ! s'écria miss Aurora avec une vivacité extrême : voilà la plus admirable demi-douzaine de tasses qu'on eût jamais fabriquée en Chine, dépareillée par votre faute. Sir Edmund, je vous le jure, je ne serai pas votre femme avant que vous ne m'ayez rapporté une tasse exactement semblable à celle que vous venez de casser, dussiez-vous aller jusqu'à Pékin pour la trouver.

— Oh ! c'est un peu loin, mon enfant, dit Mme Simpson.

— C'est même beaucoup trop loin, » ajouta M. Simpson.

Sir Edmund Broomley ne fit aucune réflexion, ramassa tranquillement les débris de la tasse, les mit soigneusement dans sa poche, causa de l'insurrection de l'Inde avec M. Simpson, et, à l'heure accoutumée, se leva, salua gravement son futur beau-père et sa future belle-mère, baisa fort délicatement le bout des doigts de miss Aurora et se retira.

Le lendemain, dès huit heures du matin, il prit un cab, courut pendant toute la journée les magasins de chinoiserie de Londres, ne rentra chez lui qu'à



l'heure du dîner, mangea de bon appétit, et, son repas achevé, écrivit le billet suivant :

« Miss Aurora,

Je n'ai pas découvert à Londres de tasse à thé *exactement semblable* à celle que j'ai eu le malheur de casser hier. Je vais à Paris ; si mes recherches n'ont pas un meilleur résultat qu'à Londres, je m'embarquerai pour la Chine, suivant votre désir. Attendez-

moi deux ans, et si je ne reviens pas, ne songez plus à moi.

« Votre fidèle ami et fiancé,

EDMUND BROOMLEY. »

Sir Edmund relut le billet et le cacheta avec un cachet portant sa devise qui était : *Décision*. Puis il sonna son valet de chambre. Celui-ci entra :



« Robert ! lui dit-il, je pars dans une heure, faites ma malle et mon sac de nuit. Vous mettrez dans mon nécessaire de toilette six rasoirs au lieu de deux, parce qu'il se pourrait que j'allasse jusqu'en Chine. »

Tendant ensuite la lettre au domestique, il ajouta : « Demain, à dix heures du matin, vous porterez ce pli à son adresse.

— Bien, Monsieur, » dit Robert qui prit la lettre et se retira.

Sir Edmund ouvrit alors un album relié en cuir de Russie, et y écrivit ces lignes :

« 27 décembre 1859.

Je n'ai pas trouvé la tasse. — Je pars ce soir pour le continent. — S'il le faut, j'irai jusqu'en Chine, et miss Aurora comprendra qu'elle a eu tort, et qu'il n'est pas bien de prononcer certaines paroles. Peut-être, à mon retour, aura-t-elle épousé quelque fat assez doué de sang-froid pour ne pas trembler en la regardant, et ne pas casser ses tasses. S'il en est ainsi, ce sera la preuve qu'elle ne m'aimait pas véritablement, et alors j'aurai eu raison d'aller en Chine. »

Trois quarts d'heure après, sir Edmund prenait le chemin de fer de Douvres ; douze heures plus tard, il était à Paris, et le soir du cinquième jour il arrivait à Marseille, avec les morceaux de la tasse à thé de miss Aurora, douillettement renfermés dans une boîte de bois de rose, doublée de satin blanc.

A Paris, pas plus qu'à Londres, il n'avait pu mettre la main sur ce qu'il cherchait.

Il y avait à Marseille un vieux loup de mer qu'on appelait le capitaine Lecoq : il était propriétaire d'une jolie goëlette, et faisait le commerce pour son propre compte dans tous les coins du monde où il espérait vendre cher et acheter à bon marché.

Pour le moment, il s'était logé dans la cervelle d'aller trafiquer en Chine, où la France et l'Angleterre étaient occupées à venger leurs injures.

La guerre avait accaparé tous les navires à vapeur. Le capitaine Lecoq consentit à prendre sir Edmund à son bord, et lui fit payer son passage en bon Français qui se souvient de Waterloo.

Le surlendemain, 2 janvier 1860, à huit heures du matin, la goëlette la *Fantaisie* emportait vers ShangHaï le fiancé de miss Aurora.

Sir Edmund n'avait en garde d'oublier son bel album relié en cuir de Russie : il a bien voulu me le prêter, et, si vous y consentez, Mesdames, nous lirons ensemble ce qu'il écrivit pendant son mémorable voyage à la recherche d'une tasse à thé.

JOURNAL DE SIR EDMUND.

En mer, à bord de la goëlette la *Fantaisie*.

Voilà quinze jours que nous nous sommes embarqués sur la *Fantaisie*. Le temps n'a pas cessé d'être admirable. La *Fantaisie* est un bon petit bâtiment, bien gréé et proprement tenu. Le capitaine Lecoq a l'œil à tout : il est obéi de ses matelots comme un capitaine de vaisseau de la marine royale. C'est, je crois, un brave homme, mais qui a passablement de défauts : il parle trop de Napoléon I^{er}, qu'il appelle le *petit Caporal* ; il ne se rase que deux fois par semaine, et trois verres de rhum le rendent excessivement gai ; nos marins anglais ont la tête bien plus forte.

Le cuisinier de la *Fantaisie* est détestable.

Il n'y a pas à bord d'autre passager que moi, . . . Je pense beaucoup à miss Aurora.

La nuit je ne vois en songe que pagodes, tours de porcelaine, maisons de toutes couleurs, aux toits retroussés, paysages bleu de ciel, balcons dorés et petits ponts sur de petits ruisseaux, où nagent de petits poissons rouges ; des

jeunes filles lettrées me montrent leurs vers ; des fumeurs d'opium me coudoient en passant ; de gros mandarins me font la grimace et me chatouillent le nez du bout de leurs moustaches pointues ; des pâtisseries m'offrent des pâtés de petits chiens ; dans les airs, ce ne sont que chimères, dragons, hippogriffes, monstres de toutes sortes, horribles et grotesques à la fois, bariolés des couleurs les plus vives et les plus tranchées. Souvent des étagères de laque se dressent devant moi, chargées de milliers de tasses semblables à celle après laquelle je cours : j'en veux saisir une : il lui pousse soudain deux ailes, et elle s'envole.

Une nuit, j'ai rêvé que l'empereur de la Chine m'envoyait chercher. Admis en sa présence, je me prosterne. Sa Majesté sort de son sein la bienheureuse tasse et me la présente ; tout ému de tant de bonté, j'avance la main, le fils du Ciel ouvre la sienne, la tasse tombe et se brise. . . . comme l'autre. . . . et quand je relève les yeux ce n'est plus l'empereur qui est devant moi, c'est Aurora, le front plissé et le regard rempli d'éclairs.

Nous avons laissé derrière nous les îles Baléares, l'Espagne et l'île de Ténériffe.

En passant devant Gibraltar, j'ai senti mon cœur battre délicieusement : Gibraltar, c'est l'Angleterre. On ne peut rien imaginer de plus imposant que ce rocher qui tombe à pic dans la mer, et que couronnent des bastions hérissés d'énormes pièces d'artillerie : rocher anglais, bastions anglais, canons anglais, hurrah ! pour John Bull.



J'ai voulu faire admirer ce magnifique coup d'œil au capitaine Lecoq ; mais il est resté le visage obstinément tourné du côté de l'Afrique, et braquant avec affectation sa lunette sur la pointe de Ceuta.

La Fantaisie a relâché trois jours à Ténériffe : c'est un paradis terrestre : les plantes et les arbres de tous les climats y viennent à merveille au pied d'une des plus majestueuses montagnes du globe : les vignes grimpent sur les collines, et, dans les vallées, croissent à l'envi les orangers, les palmiers, les myrtes, les cyprès, les dattiers, les pêcheurs, les figuiers, les citronniers, les oliviers, les lauriers, les châtaigniers, les chênes et les pins. Malheureusement l'île appartient aux Espagnols. Laguna, l'ancienne capitale, est une jolie ville ; j'y ai bu du vin de Vidueno et de Malvoisie, à la santé d'Aurora.

Gap-Town.

Depuis Ténériffe, rien que le ciel et la mer.

Je le confesse en toute humilité, je commençais à m'ennuyer énormément : pauvre et chétive nature humaine que l'immensité fatigue si vite, et qui n'en peut supporter le spectacle pendant quarante-cinq jours seulement !

Hier nous avons débarqué au Cap.

« Je suis à deux mille lieues de l'Angleterre, et pourtant je suis en Angleterre. »

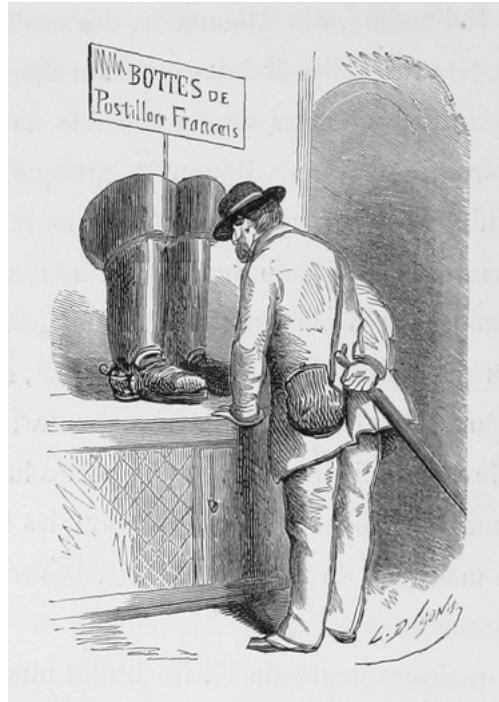
Je me répète cette phrase à chaque instant, et toujours avec plus de plaisir et plus de fierté.

Voici les fils de la libre Albion, marchant la tête haute, gravement, dignement, au milieu des Français, des Hollandais, des Allemands, des coolies chinois à la tête rasée, des Malais coiffés du chapeau de paille pointu, des Cafres dont un cercle de cuivre serre le front, des affreux Hottentots presque nus, et de leurs hideuses compagnes

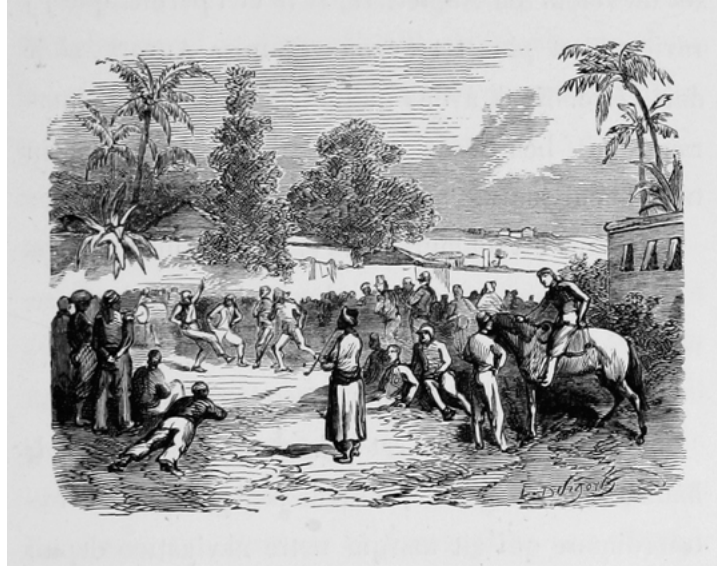
qui portent leurs négrillons dans une hotte. Seuls, on le voit, nous sommes ici chez nous. Cap-Town est une ville anglaise, transportée au pied d'une montagne gigantesque, sous un ciel radieux, à l'extrémité de l'Afrique, entre les deux océans. Je reconnais les maisons aux portes luisantes et aux marteaux bien polis, les trottoirs, les becs de gaz et le macadam de ma chère patrie. Des trottoirs, le gaz, le macadam !

Et, à quelques lieues de là, les huttes misérables des Hottentots, dans des plaines incultes, — et un peu plus loin, les lions, les tigres, les léopards, les hyènes, les éléphants monstrueux, les rhinocéros féroces, les hippopotames difformes et toute la race venimeuse des serpents ; — et, un peu plus loin encore, d'immenses régions inexplorées, des montagnes, des fleuves, de slacs innommés, des peuples inconnus, un monde à découvrir !

Il y a un très-beau musée à Cap-Town : j'y ai vu, empaillés ou conservés dans l'esprit-de-vin, tous les insectes qu'on trouve dans la colonie ; mais ce qui a le plus vivement piqué ma curiosité, c'est une paire de grosses bottes avec cette inscription : *Bottes de postillon français*.



La vie est tout à fait gaie et charmante ; un seul détail choque un peu les étrangers nouveaux venus : c'est qu'on y paye assez généralement une couronne ce qu'on paye un schelling en Angleterre ; mais l'habitude est bientôt prise, et je trouve déjà tout naturel qu'un œuf frais coûte trois pence.



Les soldats français se reposent de la traversée qu'ils ont faite et se préparent à celle qu'ils vont faire en donnant des concerts, en dansant et en jouant la comédie. Les soldats anglais les écoutent et les regardent.

En mer.

Le capitaine Lecoq n'aime pas rester longtemps au même endroit quand il n'y a pas d'argent à y gagner ; il en convient très-franchement. Je ne m'en plains pas, puisque je serai plus tôt en Chine, plus tôt de retour en Angleterre, si le ciel permet que j'y revienne, et plus tôt l'époux de miss Aurora, si je dois l'être. Nous avons quitté Cap-Town, après quarante-huit heures de relâche, il y a eu ce matin trente-neuf jours.

Le temps est toujours beau et je m'ennuie toujours.

Le capitaine ne se rase plus qu'une fois par semaine, et il parle davantage du *petit Caporal*.

Le cuisinier ne fait aucun progrès dans son art.

Un poisson volant s'est pris dans une voile, à la hauteur de Madagascar ; c'est le seul événement extraordinaire qui ait marqué notre navigation depuis le Cap.

Je regrette bien amèrement d'avoir cassé la tasse de miss Aurora.

Nous sommes en vue de Singapore.

Singapore.

Magnifique rade , magnifique port, magnifique ville !

Loué soit sir Stamford Raffles ! Sir Stamford Raffles n'était point un sot, et c'était un bon Anglais.

Lorsqu'il vit, en 1816, l'île de Java échapper à l'Angleterre, il se demanda s'il n'y aurait pas, dans le voisinage, quelque petite île où l'on pourrait planter le drapeau de Sa Majesté britannique. Après avoir regardé attentivement à quelques centaines de lieues autour de lui, il avisa l'îlot de Singapore.

« Voilà mon affaire, » se dit-il, et il fit marché avec le sultan de Johore, qui n'était pas fâché de jouer un tour aux Hollandais avec lesquels il se trouvait justement en froid à ce moment-là.

Singapore devenu anglais, tout alla à merveille. Les forêts s'éclaircirent et firent place aux champs cultivés, un port se creusa, une cité s'éleva comme par enchantement. La ville a quarante ans aujourd'hui, elle est florissante, bruyante, animée, et sa prospérité s'accroît tous les jours. Sur ses 60 000 habitants, il y a environ 59 400 Indiens, Arméniens, Juifs, Arabes, Javanais, Malais, Chinois ; tout cela vit tranquille sous la loi de l'Angleterre, représentée par quelques centaines de ses enfants. England for ever !

L'île de Singapore serait un séjour enchanteur, si les tigres y étaient un peu moins abondants. A notre arrivée, ils venaient de manger en trois semaines cinquante Chinois dans un seul canton. Du reste, si l'on s'abstient soigneusement de sortir de la ville, il y a de grandes chances pour qu'on ne soit pas dévoré.

Je suis ici en relations excellentes avec un vieux tailleur chinois, bachelier tombé de la poésie dans la prose, auquel j'ai commandé un fort beau gilet que je me propose de porter le jour de mon entrée à Pékin. Ce brave homme, qui s'appelle Tien-Hué, m'a voulu absolument donner une lettre de recommandation pour son cousin, écrivain public à Shang-Haï. Je l'ai acceptée avec autant de reconnaissance que si c'eût été une lettre d'introduction auprès du plus illustre mandarin de l'empire.

Tien-Hué a, sur la puissance chinoise, des idées tout à fait primitives.

L'autre jour, j'étais dans sa boutique quand un détachement de soldats anglais passa dans la rue.

« Pauvres gens ! dit le vieux tailleur avec un soupir.

— Pourquoi dites-vous pauvres gens ? lui demandai-je.

— Pourquoi ? Eh mais ! parce que le sol de mon pays les dévorera aussitôt qu'ils l'auront touché, et qu'il n'en échappera pas un seul

— Ainsi, vous ne croyez pas, Tien-Hué, que les Anglais et les Français puissent battre vos compatriotes ?

— Les barbares battre les Chinois, non certes, je ne le crois pas, et je ne le voudrais pas non plus, bien que j'aie pitié de ces habits rouges et de ces habits bleus qui vont se jeter si étourdiment dans la gueule du dragon. Pourquoi avez-vous déclaré la guerre au fils du Ciel ?

— Parce que le fils du Ciel n'a pas tenu les promesses qu'il nous a faites. »

Tien-Hué leva les yeux sur moi, et me regarda fixement, de l'air le plus profondément étonné que j'aie vu de ma vie à qui que ce soit.

« Est-ce que le fils du Ciel est obligé de tenir les promesses qu'il fait aux barbares ? dit-il : par le vertueux Confu-tsée, voilà une idée singulière. »

Et, pour donner plus librement cours à son hilarité, Tien-Hué rejeta loin de lui mon gilet qu'il garnissait de ses derniers boutons.

J'aime à croire qu'il y a, à Singapore, des hôtels tout aussi confortables et tout aussi bien tenus qu'à Londres ; mais je ne pourrais l'affirmer consciencieusement : les navires anglais et français, qui relâchent dans le port, amènent à terre un si grand nombre d'officiers et d'employés des deux armées d'expédition, que j'ai vainement demandé asile à tous les hôteliers européens de la ville. « Nous n'avons ni une chambre, ni un lit, » telle est la réponse que partout on m'a faite.

J'aurais trouvé, sans doute, à me loger dans quelque auberge exploitée par un fils du Céleste-Empire, mais j'ai reculé devant l'odeur de l'hospitalité chinoise.

Ma bonne étoile m'a enfin adressé à la veuve d'un droguiste anglais, qui a une petite maison sur le quai. Cette digne dame a bien voulu me louer une chambre assez propre, un lit un peu trop court, garni d'une moustiquaire plus trouée qu'il ne faudrait, et deux chaises de bambou dont une seule est boiteuse.

Tout cela ne me coûte qu'une livre par jour : c'est d'un bon marché incroyable à Singapore.

D'une de mes fenêtres j'ai la vue de la rade et du port où se pressent autour de bâtiments anglais et français une multitude innombrable de jonques, maisons flottantes habitées par des familles entières, de chebecks arabes élancés et de bateaux cochinchinois lourds et disgracieux.

Mon autre fenêtre s'ouvre sur une des rues étroites et tortueuses de la ville chinoise : là sont entassées toutes les marchandises, là circulent toutes les races de l'univers : c'est une exhibition de types et de costumes qui vaut bien celle de Sydenham Palace, et quelles langues ! quels gestes ! quelles grimaces ! quels cris ! la Babel moderne est à Singapore.

Tout cela est vraiment bien curieux, et, je l'avoue à ma Confusion, depuis que je suis ici, je prends parfois trop facilement mon parti d'avoir cassé la tasse de miss Aurora.

Le capitaine Lecoq ma fait l'honneur de déjeuner avec moi hier : il a très-chèrement vendu une bonne partie de ses marchandises, aussi son humeur est-elle charmante : il a bu son troisième verre de rhum à l'alliance anglo-française.

Ce matin, j'achevais le dernier roman de Thackeray, que le libraire à la mode à mis en vente il y a quelques jours, et qui fait fureur ici, lorsqu'on a frappé à ma porte deux petits coups très-discrets. « Entrez ! » ai-je dit.

La porte s'est ouverte, et un bel Indien, vêtu d'une longue robe blanche, les poignets et les jambes ornés d'anneaux d'or, est apparu sur le seuil. Après s'être incliné profondément, il est demeuré immobile.

Il avait l'air singulièrement noble, et on l'aurait certainement pris, en Europe, pour un prince. C'était un domestique de bonne maison. O Tom, Will, Jack, John, Dick, Toby, valets de chambre et valets de pied des plus aristocratiques demeures de West-End, la triste figure que vous auriez faite à côté de votre confrère de Singapore ! Et, Dieu me pardonne, vos maîtres, ducs, comtes et marquis, auraient bien pu souffrir quelque peu de la comparaison.

Je fis un signe, l'Indien s'approcha et me tendit un pli cacheté, après s'être incliné une seconde fois si humblement que j'en fus presque embarrassé.

Le pli contenait un billet avec ces mots écrits en anglais :

« M. Thomas Harrison prie sir Edmund Broomley de lui faire l'honneur de dîner chez lui aujourd'hui à cinq heures. Il espère une réponse favorable. »

Un jour me montrant un petit homme extrêmement gros, vêtu de nankin des pieds à la tête, qui traversait le quai en s'abritant sous un énorme parasol bleu et en s'essuyant le front, mon hôtesse m'avait dit : « Voilà M. Thomas Harrison, un homme qui a plus de vaisseaux sur la mer que je n'ai d'assiettes dans mon garde-manger, et plus de millions que je n'ai d'années, et pourtant je ne suis plus trop jeune, » ajoutait la digne femme avec un soupir.



« Eh bien ! avais-je répondu, ce M. Harrisson ne paraît pas vain de ses richesses, et il a la plus franche, la plus joyeuse et la plus honnête physionomie que j'aie vue de ma vie. »

Comme M. Harrisson était à vingt-cinq pas de nous et que je n'avais pas parlé assez haut pour qu'il m'entendît, ce n'était évidemment pas à la bonne opinion que j'avais exprimée sur son compte que je devais la politesse inattendue dont j'étais l'objet.

Fallait-il accepter ? fallait-il refuser ? J'hésitai un moment, et même, quand je pris la plume pour répondre, je n'étais pas bien décidé encore : cependant l'étrangeté même de cette invitation, et aussi le souvenir de la souriante figure qui était restée présente à mon esprit, m'attiraient singulièrement ; j'écrivis donc, sans trop y réfléchir, ces deux lignes, que je remis sous enveloppe à l'Indien, qui se tenait devant moi pareil à une statue de bronze :

« Sir Edmund Broomley remercie M. Thomas Harrisson de l'invitation qu'il lui a fait l'honneur de lui envoyer, et il l'accepte avec le plus grand plaisir. »

La statue s'inclina une troisième fois presque jusqu'à terre, regagna la porte à reculons, d'un pas qui ressemblait à celui d'une ombre, et disparut.

Je passai ma journée à me demander comment il se faisait qu'un homme qui ne me connaissait pas désirât si fort me donner à dîner.



A cinq heures moins un quart, je montais en palanquin.

Ma toilette était aussi brillante que le permettait les ressources limitées de ma garde-robe de voyage. J'avais cru devoir, dans une occasion aussi extraordinaire, me parer du gilet de Tien-Hué, que je destinais à éblouir les Chinois le jour où je franchirais les murs de Pékin.

A cinq heures moins cinq minutes, j'entrais dans le salon du riche armateur, annoncé très-correctement par un domestique anglais, auquel je n'avais même pas songé à donner mon nom et qui avait jugé superflu de me le demander.

M. Harrisson se leva avec empressement, vint à moi presque en courant, et me souhaita une cordiale bienvenue qu'il accompagna d'une vigoureuse poignée de main à l'anglaise, qui me remplit les yeux de larmes d'attendrissement.

Ensuite il me présenta une jeune personne de seize ans à peine, qui s'était levée aussi à mon arrivée : « Ma fille Mary, » me dit-il.

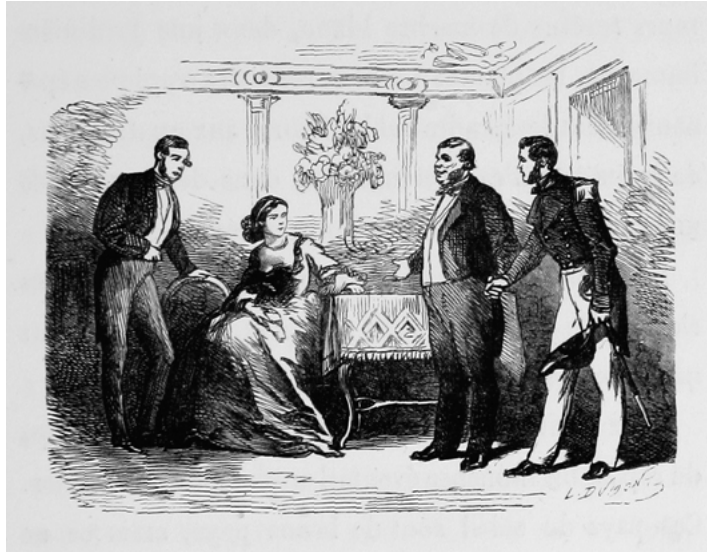
Miss Mary est beaucoup moins jolie que vous, miss Aurora ; mais elle est charmante encore ; elle n'a ni votre teint de rose, ni vos cheveux blonds bouclés, ni vos yeux bleus, si doux, quand on ne casse pas vos tasses à thé ; mais il y a certainement dans son visage, d'une pâleur mate, dans son regard tendre et profond, dans son front pur, couronné de cheveux plus noirs que l'aile des corbeaux, il y a certainement dans tout cela, et plus encore dans son sourire, de quoi donner de l'amour à celui qui ne vous a pas vue.

Je remerciai M. Harrisson de cette invitation, qui m'avait si fort surpris.

Nous étions à peine assis, qu'un beau garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, portant l'uniforme des enseignes de vaisseau de la marine française, entra dans le salon.

« Arrivez donc, mon cher ami, s'écria M. Harrisson, vous êtes presque en retard aujourd'hui. »

Miss Mary leva à peine les yeux, et salua légèrement de la tête le nouveau venu.



« M. Léon Bernard, dit M. Harrisson en se tournant vers moi, et en prenant le jeune enseigne par la main, un chasseur de tigres d'une ardeur et d'un sang-froid qui font honte aux gens qui passent leur vie à détruire ce vilain gibier. Je l'ai vu à l'œuvre, et c'est ainsi que j'ai pris pour lui une véritable estime. »

M. Léon Bernard rougit, et, chose extraordinaire, miss Mary rougit plus encore peut-être, et cependant ce n'était point à elle que s'adressait le compliment.

Le dîner était servi dans une salle à manger comme on n'en voit guère à Londres ou à Paris : le long des murs revêtus de marbre blanc, dans une jardinière immense, les plantes les plus rares des tropiques épanouissaient leurs admirables fleurs ; aux quatre coins, de petits jets d'eau retombaient dans des bassins de malachite avec un bruit des plus agréables.

De grandes ouvertures, closes seulement par des rideaux de soie, laissaient entrer le peu de fraîcheur qu'apportait une légère brise du soir.

Deux petits Indiens agitaient, pendant tout le temps du repas, un immense éventail au-dessus de nos têtes. Ces pays du soleil sont de beaux pays, mais ce ne sont pas les pays de l'égalité ; et quand on songe qu'une moitié de la population passe sa vie à éventer l'autre, et n'est jamais éventée, on est bien tenté de s'écrier : Justice ! tu n'es qu'un nom !

Le repas fut très-gai. M. Harrisson raconta vingt anecdotes plaisantes dont il riait tout le premier, de ce rire plein, sonore et communicatif, dont le seul retentissement mettrait les plus austères personnages en belle humeur.

Au dessert, après avoir porté la santé de l'excellent négociant, je posai à M. Harrisson une question que j'avais depuis bien longtemps sur les lèvres, et lui demandai tout nettement ce qui me valait, de sa part, un accueil dont j'avais lieu d'être aussi surpris que flatté.

« Vous connaissez le proverbe français, me répondit M. Harrisson : Les amis de nos amis sont nos amis. » Permettez-moi, mon cher hôte, de n'en pas dire davantage. »

Il n'y avait pas moyen d'insister, et je dus renoncer à savoir le mot de l'énigme, à moins de le trouver moi-même.

Après le dîner, M. Léon Bernard invita M. Harrisson et miss Mary à venir passer le reste de la soirée à bord du bâtiment auquel il appartenait. Les soldats, et les matelots devaient jouer la comédie. M. Harrisson accepta pour sa fille et pour lui. Le jeune enseigne m'ayant très-gracieusement prié d'être de la partie, nous descendîmes tous sur le quai. Dix minutes plus tard, une barque nous fit aborder au théâtre qui se balançait sur ses ancres au mouvement des vagues.

La scène, ornée de guirlandes et de pavillons anglais et français, s'élevait sur le gaillard d'arrière.

Le spectacle était commencé ; on jouait un vaudeville.

J'entends assez bien la langue française, je lis presque à livre ouvert Corneille, Racine et Molière ; mais je n'ai jamais pu comprendre un vaudeville français contemporain. Il faut que la langue du vaudeville soit absolument différente de celle que parlaient les auteurs qu'on appelle classiques en France.

Si je ne pus me divertir des mots spirituels qu'accueillaient les rires et les bravos des spectateurs parmi lesquels nous avions pris place, le jeu éminemment original et les costumes excentriques des comédiens improvisés m'amusèrent prodigieusement.

Le bon M. Harrisson riait, applaudissait, se démenait sur sa chaise dans un état de satisfaction impossible à décrire ; certes, celui-là n'est point un Anglais flegmatique, comme disent nos voisins.

Miss Mary s'amusait beaucoup aussi du spectacle ; quant à monsieur l'enseigne, je ne sais pourquoi, il regardait beaucoup plus miss Mary que la scène. De Ah ! c'est vous, ami Lo-Hang, temps en temps il se penchait vers elle pour lui donner en très-bon anglais, ma foi, une explication que la jeune personne écoutait avec une attention remarquable.



Après le spectacle, les acteurs dansèrent un quadrille dans lequel la jeune première, — un matelot colossal, — déploya des grâces qui mirent le comble à l'enthousiasme du public, et accrurent jusqu'au délire les transports de M. Harrisson.

La danse finie, et tandis que nous prenions les sorbets que le capitaine de *la Superbe* nous avait fait galamment servir, un Chinois jeune encore, de fort bonne mine et très-magnifiquement vêtu, vint saluer M. Harrisson et miss Mary.

« Eh ! c'est vous, ami Lo-Hang, s'écria de sa voix joviale le gros négociant, que toutes les fleurs de la prospérité du corps et de l'âme parfument votre vie. Et la santé du jeune M. 4 ? Meilleure je suppose.

— Excellente ; mais ma fille Chun est très-souffrante. Elle a eu six ans la semaine dernière, et on lui a mis les ligatures pour lui faire les pieds petits. Sa vivacité l'empêche de se tenir en repos ; elle veut toujours se lever et courir dans la maison, de sorte qu'elle endure de cruelles douleurs. En voilà pour cinq ou six mois. Ah ! la mode, mon cher ami, la mode !

— Quel est donc ce jeune M. 4 dont vous demandiez des nouvelles, dis-je à M. Harrisson, quand M. Lo-Hang se fut éloigné ?

— C'est un des fils de Lo-Hang.

— Mais que signifie ce nom ?

— Un mois après sa naissance, chaque petit Chinois paré de ses plus riches habits et la tête rasée pour la première fois, est présenté aux parents et aux amis de la famille, et le père lui confère le *ju-ming*, ou nom de lait, comme on dit ici : c'est tantôt celui d'une fleur ou d'une vertu, tantôt le numéro qui représente le rang qu'occupe le nouveau-né par rapport à ses frères. Lo-Hang a quatre fils et le plus jeune s'appelle M. 4. Vous voyez que rien n'est plus simple. Quand il sera en âge de commencer à étudier, il recevra avec la même solennité le *chu-ming*, ou nom d'école, qui remplacera le *ju-ming*, ou s'y ajoutera. »

Il était minuit quand nous retournâmes à terre. La lune brillait dans un ciel d'une incomparable pureté, et je parierais cent guinées contre dix que la nuit où Roméo entretint si longtemps et si amoureusement Juliette n'était pas plus belle et plus sereine.

M. Bernard et miss Mary étaient devenus tout à coup extraordinairement graves, et ils ne dirent pas une parole jusqu'au moment où, à la porte de la maison de M. Harrisson, ils se souhaitèrent le bonsoir presque à voix basse.

Ce bonsoir-là remua mon cœur d'une façon étrange, l'image de miss Aurora m'apparut soudain plus vivante que jamais, et son nom bien-aimé se trouva sur mes lèvres.

En mer, à bord de *la Fantaisie*.

Le capitaine Lecoq ne faisant plus d'affaires à Singapore, a jugé à propos de mettre à la voile pour Hongkong il y a trois jours.

La veille de notre départ, M. l'enseigne Bernard avait repris la mer avec son vaisseau. — M. Harrisson et moi, nous le conduisîmes jusqu'à son bord.

En lui serrant la main à la lui briser, le digne armateur lui dit : « Au revoir » avec un accent très ému.

« Au revoir, » répéta l'enseigne.

Et il ajouta d'une voix tremblante :

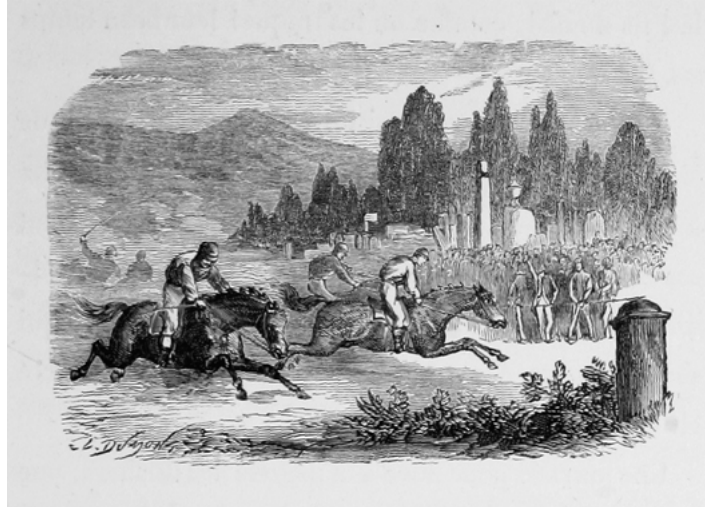
« Mes respects à miss Mary. »

Le jeune homme était d'une pâleur mortelle et il y avait certainement des pleurs dans ses yeux. Il faut qu'il aime bien tendrement M. Thomas Harrisson. . . . à moins que ce ne soit miss Mary, qui s'était sentie souffrante justement le soir du jour où M. l'enseigne avait annoncé que l'ordre de repartir avait été donné par le capitaine.

Vent contraire depuis Singapore. Il y aura demain trois semaines que nous avons repris la mer. Il est onze heures du matin ; on aperçoit un point noir à l'horizon. Le point grossit, grossit, c'est une île, c'est Hong-kong. . . encore une ville anglaise : *Rule Britannia* !

Macao.

Je ne suis resté à Hong-kong que tout juste le temps nécessaire pour visiter inutilement les boutiques de porcelaine de la Aille et pour perdre vingt livres sur *Good-Chance*, battu par *Midsummer-night-dream*. Le turf d'Happy-Valley est une jolie prairie dont chaque matin le rouleau égalise le gazon. La situation de ce magnifique champ de course est unique au monde, je suppose : il est entouré par trois cimetières : un catholique, un protestant et un zoroastrien, où l'on brûle les corps. Voilà de quoi engager les jockeys à se bien tenir en selle.



Le commerce est mort à Macao : la prospérité de Hong-kong l'a tué ; Macao n'a donc aucun attrait pour le capitaine Lecoq ; mais ce n'est pas après les piastres que je cours, et, peut-être, quelque boutique sombre et mal achalandée de la vieille ville portugaise renfermera-t-elle le trésor dont la possession comblerait tous mes vœux. Je laisse donc le capitaine à ses affaires en lui promettant d'être de retour le lendemain, et un brick anglais m'emporte vers Macao.

Nous croisons, chemin faisant, un vapeur remorquant une barque de pirates. Pauvres pirates ! eux, les rois de la mer autrefois, eux qui faisaient trembler le Fils du ciel, comme on les traque ! leur beau temps est passé.

Elle est vraiment pittoresque, cette ville de Macao, qui s'appuie sur trois villages comme pour mieux grimper la roide colline où s'accrochent ses maisons de briques bleuâtres, ses temples bouddhiques, ses églises et ses couvents catholiques, qui sont presque des antiquités sur cette jalouse terre chinoise.

Une journée pour aller à la pagode des Rochers, une pagode un peu dégradée, mais très-agréablement située sur le port intérieur, pour méditer sur les brutalités du sort envers le génie, dans la grotte où Camoëns, le sublime borgne, acheva ses *Lusiades*, pour voir le beau monde se promenant sur le quai de Praya Grande et pour chercher une tasse à thé introuvable, c'est bien peu ; mais le capitaine Lecoq n'a pas voulu m'accorder davantage, et il serait homme à mettre à la voile, sans moi, pour Canton. Demain matin, au petit point du jour, je retournerai à Hong-Kong.

Canton.

Cette fois, me voilà bien en Chine. Et, vraiment, la Chine n'est pas un pays comme un autre.

De Macao à Canton, il n'y a guère que 90 milles. La navigation n'est pas aisée au milieu du dédale de petites îles qui semblent avoir été jetées entre les deux rives du Tigre tout exprès pour ôter aux barbares l'envie d'aller voir ce que font chez eux les sujets du Fils du ciel. Malheureusement pour les Chinois, ces entêtés barbares ne se laissent pas facilement décourager.

Le capitaine Lecoq a juré très-fort pendant ce court voyage, ce qui n'aidait pas beaucoup à la manœuvre ; mais il jurait en donnant des ordres excellents, de sorte que *la Fantaisie* se tirait à merveille de tous les mauvais pas.

Nous avons passé entre deux rangées de forts qui devaient, dans la pensée des mandarins, arrêter tout net les diables d'Occident il y a deux ans. Ces pauvres forts démantelés, ruinés, percés à jour, font peine à voir. Ce qui en reste permet de croire que, lorsqu'ils étaient entiers, ils ont dû exciter chez ces insolents diables d'Occident une prodigieuse hilarité.

Elles sont charmantes et couvertes d'une merveilleuse végétation, ces îles qui ont si fort échauffé la bile du capitaine Lecoq. Les bords du fleuve sont rians et animés ; de nombreux canaux couverts de jonques s'enfoncent dans les rizières ; c'est à chaque instant un aspect nouveau, un détail inattendu, qui amuse les yeux.

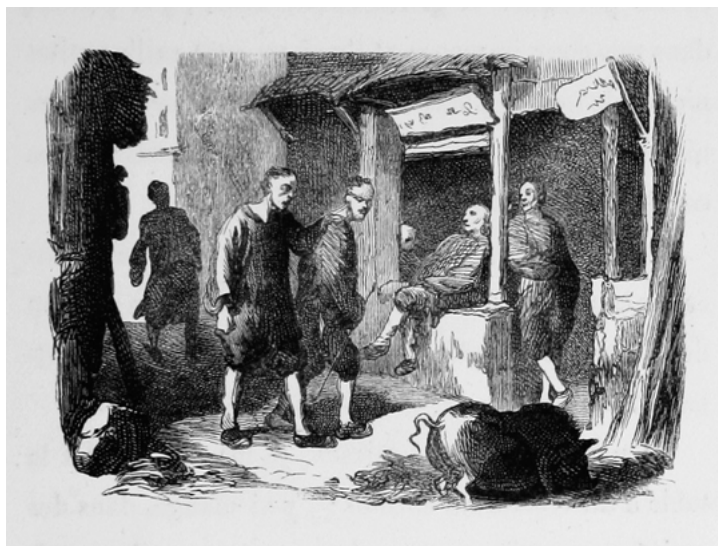
J'aurais bien voulu m'édifier de la piété des Chinois en assistant à leurs dévots exercices dans une pagode environnée de beaux ombrages, qui mirait dans l'eau ses toits aigus, et au pied de laquelle une foule de petites embarcations étaient amarrées ; mais le capitaine Lecoq estime qu'un honnête commerçant ne doit pas perdre son temps à regarder les simagrées de ces païens.

On arrive à Canton à travers une ville flottante qui ne compte pas moins de 300000 habitants : c'est un amas prodigieux de jonques liées entre elles et de radeaux supportant de véritables maisons, dont quelques-unes ne se refusent ni un toit de tuiles, ni une vérandah ; il y en a qui ont deux étages comme des maisons de terre ferme.

Il faut avouer que les Chinois ont parfois de l'esprit ; la belle invention pour les gens d'humeur inconstante que ces demeures qui peuvent mettre à la voile et qui obéissent à tous les caprices de leurs maîtres !

J'ai lu quelque part, dans un traité de géographie, que la Chine était à quatre ou cinq mille lieues de l'Angleterre en ligne droite. Entre Londres et Canton, quatre ou cinq mille lieues seulement, est-ce possible ?

Je viens de marcher pendant trois ou quatre heures, enjambant des baquets où frétilaient des poissons vivants, me heurtant à des fourneaux sur lesquels grillaient des viandes et bouillaient des préparations étranges, trébuchant contre un panier de volailles, dans des rues bordées de maisons en rotin et en bambou, peintes de toutes les couleurs. J'ai fait l'aumône à des prêtres du dieu Fô, qui s'en allaient quêtant dans les maisons et marquant d'un certain signe la pieuse demeure où on les avait reçus ; j'ai été injurié par des lépreux à moitié nus et couverts de vermine, qui, assis à terre, se chauffaient au soleil ; j'ai, par mégarde, poussé du coude un barbier en plein air, ce qui a été cause que la pratique qu'il rasait a été fortement balafrée ; j'ai été donner du nez dans une chaise à porteurs où se trouvait une belle dame coiffée de fleurs, très parée et très-fardée, qui s'est mise à pousser des cris ; j'ai admiré la gravité de petits Chinois qui s'éventaient avec autant de majesté que des mandarins l'auraient pu faire ; au détour d'une rue je me suis senti tout à coup vivement serré à la gorge par la corde d'un cerf-volant qu'un coup de vent avait brusquement enroulée autour de mon cou ; sans une autre bourrasque qui souffla fort à propos en sens inverse, j'étranglais bel et bien et c'était fait de votre fiancé, miss Aurora ; un gamin ma lancé sa toupie dans les jambes ; j'ai entendu des chanteurs qui se donnaient mille peines pour ne pas chanter d'accord et qui semblaient plongés dans le ravissement quand la cacophonie était complète ; j'ai vu des fumeurs d'opium passer devant moi, pâles, défaits, l'œil égaré, la tête branlante.



Je suis entré dans un grand palais délabré qui ressemblait à une caserne mal tenue ; deux lions de granit sculptés, accroupis sur le perron, et deux géants, vêtus d'habits magnifiques et tenant leur barbe dans leur main gauche, gardaient la porte ; ni les lions ni les géants ne m'ont barré le passage.

Ce palais, m'a-t-on dit, était celui du général tartare.

Le Palais de la Trésorerie n'a pas à l'extérieur un aspect moins gai ; ce sont les mêmes portiques et les mêmes ombrages. On ne saurait recevoir de l'argent dans un lieu plus agréable.

Un peu plus loin, de larges allées de beaux arbres et des portiques élégants m'ont attiré ; j'ai pénétré dans une cour immense et j'y ai vu sept mille petites niches de quatre pieds carrés chacune. C'est dans ces niches que les étudiants et les lettrés rédigent les compositions soumises aux examinateurs.

Il m'a semblé pendant que j'étais dans cette enceinte consacrée à la littérature chinoise qu'un parfum de tropes, de périphrases et de métaphores me montait au cerveau.

Un peu las de mes courses, je me suis assis à la table d'un restaurant chinois : j'y ai mangé, dans des assiettes grandes comme des soucoupes, des œufs pondus l'année dernière, un ragoût de chien à l'huile de ricin et des limaces de mer ; j'y ai bu, dans une tasse grande comme un dé à coudre, du samshu brûlant et du vin de millet. C'était, il me semble, à peu de chose près, le repas que fit à Macao mon compatriote, M. Laurence Oliphant. Comme lui, je m'essayai les mains à de petits carrés de papier brun.

Décidément, le capitaine Lecoq a raison : la Chine est un drôle de pays.

Mais la Chine est bruyante, la Chine est sale, la Chine sent mauvais, et je me suis décidé bien vite à ne pas loger dans la ville, et à retourner le soir coucher dans ma cabine de *la Fantaisie*.



M. Thomas Harrisson m'a donné, le jour où je lui ai fait mes adieux, une lettre d'introduction auprès d'un citoyen de Canton qui a gagné une honnête fortune à Singapore dans le commerce, et qui, modéré dans ses vœux, est retourné jouir dans son pays du fruit de vingt ans de travail. Chung-tso parle assez couramment l'anglais : voilà certes un Chinois précieux, aussi n'ai-je point envie de le négliger.

Ce matin je me suis fait porter en palanquin à la maison de Chung-tso, dans la rue du Nord.

J'étais en grande toilette et, avant de partir, j'avais eu soin de répéter plusieurs fois le *tchin-tchin* ou salut chinois devant ma glace, pensant donner par là une idée avantageuse de mon savoir-vivre à un homme avec lequel je tenais beaucoup à entretenir d'agréables relations.



Chung-tso n'était pas chez lui ; je laissai la lettre de M. Thomas Harrisson et ma carte, sur laquelle j'écrivis au crayon que je reviendrais un peu plus tard.

En effet, dans l'après-dînée, je suis retourné chez l'ami de M. Thomas Harrisson.

On m'a conduit dans une chambre assez petite, meublée fort simplement, où l'on voyait beaucoup de livres rangés dans des casiers. Les murs où étaient suspendus des rouleaux de soie de couleurs vives, ornés de peintures d'une finesse extrême, ou couverts de caractères qui retraçaient sans doute quelques-unes des plus belles maximes de la philosophie chinoise, m'ont fait songer au cabinet de travail de mademoiselle Chàn, dans le roman des Deux jeunes filles lettrées.

J'attendais depuis une ou deux minutes, lorsque la portière du côté opposé à celui par lequel j'étais entré s'est soulevée, et un gros homme à la figure riante et spirituelle, fort simplement et fort proprement vêtu, a paru sur le seuil de la chambre : c'était le maître de la maison.

Chose singulière et dont j'ai été frappé dès le premier moment, Chung-tso ressemble prodigieusement à M. Harrisson : mêmes petits yeux gris, même regard vif et intelligent, même bouche aux lèvres bien dessinées, d'où il semble ne pouvoir s'échapper que des paroles gracieuses et bienveillantes ; même embonpoint, même âge : Chung-tso est un Thomas Harrisson chinois, et Thomas Harrisson est un Chung-tso anglais. On comprend facilement que ces deux hommes ont dû éprouver l'un pour l'autre une instinctive sympathie.

J'avais à peine eu le temps de faire gravement un pas en avant et de me préparer à exécuter, selon toutes les règles du cérémonial, le plus respectueux des *tchin-tchin*, que Chung-tso était près de moi, me serrait les mains avec une effusion véritable et me disait en anglais, avec un léger accent chinois qui n'avait rien de choquant :

« Que l'ami de mon ami soit le bienvenu dans ma maison ; le jour où je le reçois chez moi est un jour béni. »

Un Chinois ne pouvait pas en dire moins, mais il y avait loin de là aux compliments emphatiques dont je m'attendais à être accablé et qui ne m'auraient pas aussi bien convaincu du plaisir que ma visite causait à mon hôte.

Notre entretien s'est prolongé pendant deux heures : à chaque instant je voulais prendre congé de Chung-tso, qui toujours me retenait.

Chung-tso n'est pas du tout un Chinois obstiné et endurci ; il sent très-bien que l'empire du Milieu n'est pas le plus puissant empire du monde et que la civilisation chinoise n'est pas la plus avancée des civilisations : cela n'empêche pas qu'il n'aime son pays ; il voudrait le voir prospère et respecté, et fait des vœux sincères pour que les Anglais et les Français, qu'il estime et qu'il aime d'ailleurs, soient battus par les troupes impériales ; mais il n'a guère d'illusions sur ce point et songe à la façon de rendre la défaite profitable à ses compatriotes. Malheureusement pour la Chine, on ne demandera pas l'avis d'un pauvre négociant qui ne hait pas assez les diables bleus et les diables rouges.

Un riche mandarin donnait une représentation dramatique pour fêter la convalescence de sa fille échappée par miracle à une maladie qui avait mis ses jours en danger. Chung-tso, qui avait été prié avec les personnes les plus considérables de la ville, me proposa de l'accompagner. J'acceptai avec empressement.

La cour d'une ancienne pagode servait de salle de spectacle. La scène était une plate-forme en pierre. L'assistance était nombreuse. Les gens du peuple se tenaient debout au milieu de la cour ; les invités de distinction étaient assis dans les chapelles qui l'entouraient, et dont on avait fait autant de loges.

La représentation commença à midi. Des acteurs loués pour la circonstance, suivant l'usage, jouèrent une comédie intitulée Khan-Tsien-nou, ce qui signifie littéralement : l'Esclave des richesses qu'il garde, c'est-à-dire l'Avare.

Les rôles de femme étaient remplis par de jeunes garçons. Les Chinoises, même de la pire condition, ne se décident que très-difficilement à paraître sur un théâtre.

Il n'y avait pas de décors, et au commencement de chaque acte, un des acteurs informait le public du lieu où se passait la scène.

Les personnages parlaient et chantaient alternativement. Les mêmes airs revenaient sans cesse : il y en avait un pour la gaieté, un pour la tristesse, un pour l'amour. Il paraît que cinq mélodies défrayaient en Chine toutes les situations théâtrales imaginables. — Et les Français qui se plaignent de la pauvreté musicale de leurs vaudevilles !

Chung-tso, avec une obligeance extrême, me mettait au courant des différentes péripéties de la pièce et m'en traduisait les plus beaux endroits.

La fable était vraiment très-ingénieuse : c'était une comédie classique et fort en réputation.

Un bachelier ambitieux part pour Pékin avec sa femme et son fils, un tout jeune enfant. Il espère passer brillamment l'examen des lettres et obtenir un bon emploi. Avant de se mettre en chemin, il a enfoui son or dans un lieu secret.

Un pauvre diable qui demandait aux dieux la richesse et leur promettait en retour d'être vertueux et bienfaisant, découvre le trésor ; il s'en empare, ouvre un mont-de-piété, fonde une maison de commerce, et en peu de temps acquiert une grosse fortune.

Mais en devenant riche il devient avare.

Cependant il veut se donner le luxe d'un enfant adoptif. On lui en propose un : c'est le fils du bachelier qui est revenu de Pékin, sans avoir conquis son grade, et que la perte de son or a réduit à la misère.

L'avare promet une grosse somme ; mais le contrat signé, il ne veut plus rien donner. Grande dispute. Enfin il offre une once d'argent.

« Une once d'argent ! s'écrie la mère. Pour si peu, on n'aurait pas un enfant de terre cuite.

— Un enfant de terre cuite, dit le marchand, ne mange ni ne coûte rien. »

Le jeune garçon lui reste, grâce à l'intervention d'un commis qui donne une petite somme à la mère.

Vingt ans s'écoulent.

Le troisième acte est plein de scènes d'avarice très curieuses. Un dialogue entre le fils du bachelier et le vieux marchand a surtout enthousiasmé la foule.

LE PÈRE.

« Mon fils, je sens que ma fin approche. Dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu ?

LE FILS.

« Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver.

LE PÈRE.

Ne va pas faire cette folie, le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas derrière la maison une vieille auge d'écurie ? Elle sera excellente pour me faire un cercueil.

LE FILS.

Y pensez-vous ? Cette auge est plus large que longue ; jamais votre corps n'y pourra entrer ; vous êtes d'une trop grande taille.

LE PÈRE.

Eh bien ! si l'auge est trop courte, rien n'est plus aisé que de raccourcir mon corps. Prends une hache et coupe-le en deux. Tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre, et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander : ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux ; tu emprunteras celle du voisin.

LE FILS.

Puisque nous en avons une chez nous, pourquoi emprunter celle du voisin ?

LE PÈRE.

Tu ne sais donc pas que j'ai les os extrêmement durs ; si tu ébréchai le tranchant de ma bonne hache, il faudrait dépenser quelques liards pour la faire repasser. »

Le dénouement de la pièce est la reconnaissance du jeune homme et de ses parents.

Quelques-uns des acteurs s'acquittaient fort bien de leur rôle : celui qui jouait l'avare aurait eu certainement beaucoup de succès au théâtre du Strand, et aurait fait passer plus d'une mauvaise nuit à Matthews.

Le mandarin qui donnait la fête traitait magnifiquement son public : dans les entr'actes, les produits les plus délicats et les plus compliqués de la pâtisserie et de la confiserie chinoises, et les liqueurs les plus renommées étaient servis aux spectateurs des loges ; des plateaux chargés de tasses de thé, de gâteaux et de fruits passaient continuellement dans les rangs de la foule qui remplissait le parterre.

« Nous venons de voir un enfant vendu par ses parents, dis-je en sortant à mon aimable Chinois, ces marchés sont-ils fréquents ?

— Assez fréquents, me répondit-il, et comme, grâce aux dieux, il n'y a pas beaucoup d'avares pareils à celui que nous venons de voir, le sort des enfants vendus est ordinairement bien plus heureux que celui qui les attendait dans leurs familles : leurs parents adoptifs les traitent bien et souvent ne leur témoignent pas moins de tendresse qu'à leurs fils et à leurs filles.

— Vendre un enfant qui n'aurait dans la maison paternelle qu'une vie misérable, passe encore ; mais j'ai entendu parler de pauvres petites créatures exposées sur les fleuves ou abandonnées dans des tours en briques percées d'un trou par lequel on jette l'innocent condamné à mourir de faim ou de froid : la chose est-elle vraie ?

— Elle est vraie, me répondit Chung-tso en baissant la tête ; la pauvreté est une mauvaise conseillère, mais de pareils crimes sont plus rares qu'on ne l'a dit, et la mère ne s'y associe presque jamais : on lui dérobe le plus souvent son enfant et on lui fait croire qu'il est mort de maladie. Les victimes dévouées à la mort sont le plus souvent des filles. Le sage KweiChung-fou a beaucoup écrit contre cette barbarie. Par malheur ses arguments sont parfois quelque peu étranges ou naïfs. Détruire les filles, dit-il, c'est faire la guerre à l'harmonie du ciel ; plus vous « noierez de filles, plus vous en aurez, et jamais on n'a vu que la mort des filles ait amené la naissance d'un plus grand nombre de garçons. » — « Ouserions-nous, s'écrit-il ailleurs, si nos aïeules et nos mères avaient été noyées dans leur enfance ? » Le bon philosophe, désespérant de gagner tout à fait son procès, conseille aux pères bien décidés, malgré ses remontrances, à abandonner leurs enfants, de les déposer dans les tours plutôt que de les noyer.

— Et sa raison ? demandai-je.

— Ah ! vous ne la devineriez jamais.

— Dites-la-moi donc, je vous prie.

— Eh bien ! c'est qu'on a vu des enfants nourris et élevés par des tigres. Vous n'aviez pas si bonne opinion de nos tigres, n'est-ce pas ?

— Non vraiment, et vous ?

— Moi non plus, j'en conviens.

Ce matin, après m'avoir invité à dîner pour demain, Chung-tso me reconduisait jusqu'à la porte de sa maison, et nous traversions un petit salon très élégant qui précède le cabinet où il m'avait reçu, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur une étagère en laque rouge que garnissaient quelques porcelaines.

Je m'arrêtai avec distraction devant cette étagère, lorsque tout à coup je sentis mon cœur battre à me briser la poitrine : le sang me monta au visage, mes genoux fléchirent. . . . J'avais aperçu. . . . N'était-ce pas une erreur, une illusion, un rêve ? . . . non. Je regardai de plus près ; je ne m'étais pas trompé, je ne rêvais pas. . . . C'était bien la tasse après laquelle je courais. La jeune dame jouant de l'éventail, vêtue d'une robe jaune à larges manches, avec un grand peigne dans le chignon relevé sur le sommet de la tête, les trois petits Chinois respirant des fleurs écloses dans l'ima Vous trouvez mes tasses jolies ? gination du peintre, et, sur la soucoupe, les feuillages bizarres, les insectes étranges, les oiseaux impossibles, enfin la tasse *exactement semblable* à celle que j'avais cassée, la tasse qui était le seul obstacle entre miss Aurora et moi.



Elle était là, devant moi, tout près de moi, je n'avais qu'à avancer la main pour saisir le bonheur ; et, en effet, sans y penser, j'étendais la main vers cette bienheureuse tasse que j'aurais payée d'un royaume, si j'avais eu un royaume à donner.



« Vous trouvez mes tasses jolies ? » me demanda Chung-tso.

— Charmantes, » répondis-je d'une voix tremblante. Et sans ajouter un seul mot je me hâtai de gagner la porte, en le saluant trois ou quatre fois de suite de la façon la plus gauche, et je me sauvai plutôt que je ne sortis.

Chung-tso se demande probablement, à l'heure qu'il est, si son ami Thomas Harrison ne lui a pas envoyé un malheureux échappé de quelque maison d'aliénés, atteint de la folie de la porcelaine.

Pourquoi n'avais-je pas tout raconté à Chung-tso : mon amour pour miss Aurora et le motif de mon voyage en Chine ? C'est un homme excellent, il m'aurait compris et il m'aurait donné la tasse. Rien n'était plus simple. Oui sans doute. . . , Et j'étais resté muet. . . La surprise. . . la joie Pauvres faibles créatures que nous sommes ! Mais demain.

Je me jetai sur les coussins de mon palanquin, en proie à une agitation extrême. Comme je ne donnais aucun ordre, mes porteurs pensèrent que j'avais envie de me promener en chaise, sans dessein d'aller dans un endroit plutôt que dans un autre ; ils me firent traverser à petits pas les quartiers qui leur plaisaient davantage, et qu'ils s'imaginaient sans doute, par cette raison, que je serais bien aise de voir. Mais je ne voyais rien, absorbé que j'étais dans ma pensée unique : la tasse à thé.

Au bout d'une heure, m'apercevant que ces braves gens marchaient toujours, je prononçai le mot *stop* qui est compris de tous les peuples ; mes deux gaillards s'arrêtèrent. Je les payai et sortis de ma boîte : nous étions sur le port.



Comment, quelques minutes plus tard, me trouvai-je assis dans ma tanka et descendant le Tigre , c'est ce que je serais bien embarrassé d'expliquer, à moins que ce ne fût par le besoin de promener le trouble de mon esprit en barque, après l'avoir promené en palanquin.

Nous passâmes devant le temple d'Honan dont le fleuve bat presque le seuil ; je fis signe aux bateliers d'aborder, et je pénétrai dans le sanctuaire où je n'avais nulle envie d'entrer. « La bête, » dirait Xavier de Maistre, « c'était la bête : » je crois bien que c'était la bête, en effet.

Le jour baissait, l'obscurité envahissait le temple, de grandes idoles terribles ou bizarres se dessinaient vaguement dans l'ombre ; quelques dévots de Bouddha priaient prosternés sur la pierre ; rien ne troublait le silence.

Je demurai debout, essayant de livrer mon âme aux émotions religieuses ou poétiques qui, en toute autre circonstance, m'auraient assailli ; mais l'idée fixe ne me quittait pas, et bientôt, l'étrangeté même du lieu, les ténèbres croissantes, le silence profond, agissant sur mon imagination, il me sembla que les lampes qui descendaient de la voûte prenaient la forme de tasses à thé, que les têtes des Chinois en prière étaient autant de tasses à thé renversées, et que les statues des divinités colossales pressaient d'énormes tasses à thé contre leur poitrine.

Je sortis précipitamment du temple, car je craignais véritablement de devenir fou.

En remontant le Tigre, qui était un peu agité, je me disais : Si Chung-tso était dans cette barque et que le vent la fit chavirer, je sauverais Chung-tso, et, pour me prouver sa reconnaissance, il m'offrirait sa tasse à thé.

L'air frais du fleuve m'a un peu calmé, et c'est à peu près de sang-froid que j'écris ces lignes. Demain je parlerai. . . Ma devise n'est-elle pas *Décision* ? Demain la tasse sera à moi.

Le 3 juillet 1860 est une mauvaise date dans ma vie. J'ai dîné ce soir chez Chung-tso : le dîner n'avait rien de chinois, il était excellent, et nous l'avons mangé à l'européenne, avec des fourchettes et des cuillers, — là n'est pas la chose douloureuse ; — nous avons bu, au dessert, du vin de Champagne de la veuve Cliquot, comme on n'en boit qu'en Russie, — ce n'est pas là le terrible encore. — Le terrible, le voici : ce repas succulent et cet aimable

vin m'avaient donné tout le courage nécessaire pour parler à coeur ouvert à mon hôte, lorsque Chung-tso, se levant de table, me dit :

« Allons voir mes tasses de porcelaine. »

Je ne me sentais pas de joie.

Nous entrâmes dans le petit salon. Quel moment ! La tasse était à sa place : je jurai dans mon coeur qu'elle serait à moi.

Après un moment, pendant lequel Chung-tso crut que je restais muet à force d'admiration :

« Que mon ami de Londres, me dit le digne négociant, daigne accepter un objet, sans valeur en lui-même, mais qui lui rappellera son ami de Canton, et qu'il veuille bien choisir, parmi ces pauvres tasses, celle dans laquelle il lui plaira de boire son thé quand les mers le sépareront de moi.

— Quoi ! lui dis-je, vous voulez. . . »

Ma voix s'arrêta dans mon gosier, je sentis que je devenais très-pâle.

« Je veux, répondit Chung-tso, que vous fassiez à votre serviteur l'honneur de choisir une de ces tasses à thé. Il en est une seule qui ne doit pas sortir de cette maison »

Un frisson parcourut mon corps.

« . . . C'est, continua le vieillard très-ému, celle qu'approcha de ses lèvres, jusqu'à son dernier jour, ma petite Leï-li, l'enfant de mon coeur, la félicité suprême de ma vie, ma Leï-li, morte avant d'avoir vu fleurir son quinzième printemps. Cette chère tasse. . . »

Chung-tso étendit lentement la main vers l'étagère. Je m'appuyai contre le mur.

Cette relique de la plus regrettée des filles. . . »

La sueur perlait sur mon front.

« Ce trésor plus précieux pour moi que tous les trésors du monde. . . »

J'avais dans les oreilles comme le bruit de la mer qui monte.

« Ce souvenir de tristesse ineffable et de joie infinie, le voici. . . »

Et Chung-tso montrait la tasse sans laquelle je ne veux pas retourner en Angleterre, sans laquelle je ne puis pas être heureux.

Il me sembla que la terre manquait sous mes pieds ; mais Chung-tso pleurait, et rien ne trahit ce qui se passait en moi.

Je serrai la main du vieillard, et, bien avant dans la nuit, nous causâmes de la petite Leï-li.

A bord de la goélette *la Fantaisie*.

Nous sommes en pleine Mer Jaune. La Mer Jaune est jaune, en dépit d'un professeur de l'université d'Oxford, qui m'affirmait que cela n'était pas, par la raison que la Mer Noire n'est pas noire, et que la Mer Rouge n'est pas rouge.

Il y a treize jours que *la Fantaisie* a quitté le port de Canton. Le capitaine Lecoq a renouvelé sa cargaison et va tenter la fortune à Shang-haï. Le succès qu'ont eu jusqu'ici ses opérations l'a mis en belle humeur. Le soir, après son troisième verre de rhum, il chante de la voix la plus fausse qu'on ait jamais entendue dans la marine marchande européenne, deux ou trois couplets des chansons patriotiques de M. Béranger.

Je voudrais bien que le capitaine Lecoq n'eût pas fait d'aussi bonnes affaires.

Mon départ de Canton a été un chagrin véritable pour le vieux Chung-tso avec lequel je n'avais pas manqué de passer quelques heures chaque soir depuis le jour où nous avions dîné ensemble. En me disant adieu, le bonhomme avait les larmes aux yeux, et je n'oublierai jamais la façon dont il m'a serré la main.

Je n'ai pu me défendre d'accepter une cassette qu'il a remplie des plus charmantes chinoiseries dont jamais petite maîtresse ait rêvé d'orner son boudoir.

Mais, hélas ! elle est restée sur l'étagère de Chung-tso, la tasse devant laquelle toutes les porcelaines de la Chine et du Japon ne sont rien à mes yeux, celle dont la pareille n'existe peut-être pas dans tout l'empire du Fils du Ciel, celle dont la possession m'eût donné miss Aurora.

Ah ! petite Leï-li ! si chère à votre père, ne pouviez-vous boire votre thé dans une autre tasse ?

Nous avons essuyé de terribles ouragans dans le détroit de Formose, mais *la Fantaisie* a supporté le mieux du monde les assauts des vents et des flots. Le capitaine Lecoq était tout fier de son navire, et, au plus fort de la tempête, il me demandait d'un ton passablement goguenard :

« Eh bien ! monsieur, pensez-vous qu'un bâtiment anglais s'en tirerait mieux que *la Fantaisie* ?

— Non vraiment, répondis-je, *la Fantaisie* est une brave goélette. »

Et le digne capitaine, pour me remercier de mon éloge, se mettait à siffler l'air de *Guerre aux tyrans* !

Le détroit de Formose est, dit-on, infesté par les pirates chinois ; ces messieurs n'ont pas jugé à propos de nous couper la route ; le mauvais temps les a sans doute empêchés de sortir.

Nous avons passé ce matin devant Ning-po. Il n'entrait point dans les projets du capitaine Lecoq d'offrir aux habitants de Ning-po son opium et ses étoffes : je n'ai vu ni les arcs de triomphe de granit consacrés aux lauréats des concours littéraires, ni les librairies célèbres dans tout l'Empire, ni la maison sacrée dédiée à la déesse Ma-Taupa, et dont la porte est gardée par des dragons et des monstres, ni la pagode vieille de mille ans, du faite de laquelle on découvre un merveilleux panorama ; et je ne saurai probablement jamais au juste si les rues de Ning-po sont, en effet, les plus belles qu'il y ait en Chine.

Nous voici dans le Yang-tse-kiang.

Un pilote vient de monter à bord ; sans lui nous aurions certainement échoué déjà sur un des innombrables bancs de sable qui défendent l'entrée de ce grand vilain fleuve bourbeux.

Les bords du Yang-tse-kiang sont médiocrement pittoresques ; mais, comme ceux du Hoang-ho, ils présentent un spectacle varié fort attrayant, surtout après une navigation de quinze jours pendant laquelle on n'a guère vu que le ciel et l'eau.

Tantôt c'est une crique entourée de vastes magasins construits sur pilotis, dans laquelle de petits bateaux attendent les marchandises qu'ils doivent emporter vers la mer ou vers l'intérieur du pays ; tantôt c'est un pauvre village composé de quelques cabanes grossièrement construites et grossièrement peintes, devant lesquelles sèche une misérable loque qu'une ménagère vient de laver ; ici, c'est la villa de quelque négociant enrichi : les murs de la maison brillent sous un vernis de laque, les tuiles du toit sont dorées, des dessins de couleur gaie couvrent les stores, et sur le balcon à jour, garni de potiches colossales, le maître du logis prend le frais avec un ami, et cause du prix de la soie, du coton ou de l'indigo ; plus loin, c'est une métairie à demi cachée par des arbres fruitiers et des plantes grimpantes ; le métayer qui sarcle ou qui bêche interrompt un moment son travail pour nous regarder passer, et sa femme, dans la pénombre de la fenêtre, nous suit longtemps des yeux.

Voici une ville, c'est Woo-sung, une des grandes bouches par lesquelles la Chine absorbe l'opium, ce doux poison qui procure à mes compatriotes de si beaux bénéfices, et mène, par un chemin si agréable, les bons Chinois à la décrépitude, à l'abrutissement et à la mort, fin de tous les maux. Il entre à Woo-sung de mille à douze cents caisses d'opium par mois ; chaque année, la proportion va croissant, et il y a tout lieu d'espérer que dans un demi-siècle, il n'y aura plus un Chinois dans tout l'empire qui ne se fasse un plaisir de s'empoisonner pour augmenter notre bien-être.

Nous ne sommes plus qu'à douze milles de Shanghaï, et notre goélette avance lentement à travers les jonques chargées de riz, les navires marchands anglais et américains, les barques de mendiants voyageurs et les longs bateaux débouchant des canaux qui arrosent les champs qui commencent à verdier.

Après avoir suivi pendant une heure les innombrables méandres de la rivière, nous apercevons enfin la grande cité commerçante, tout embrasée des feux du soleil couchant.

Sbang-haï.

Dès le lendemain de mon arrivée à Shang-haï, je suis allé voir le cousin de Tien-Hué, le tailleur de Singapore, qui m'a fait un si beau gilet.

Lao-Pé est l'écrivain public de Shang-haï le plus à la mode.

Cinq ou six personnes attendaient à sa porte qu'il eût le loisir de leur donner audience.

Lui, cependant, assis devant une table chargée de godets remplis d'encre délayée, de pinceaux et de papier de différentes couleurs, écoutait gravement, une jeune fille assez jolie qui lui donnait, je suppose, le thème de quelque billet doux, et le priait sans doute d'orne l'expression de sa flamme de toutes les fleurs de la rhétorique amoureuse.



J'avais pris mon rang et j'attendais patiemment depuis dix minutes environ, lorsqu'un garçon d'une quinzaine d'années, qui ressemblait prodigieusement à un singe, et n'en avait pas l'air plus sot, sortit de la boutique. Je lui montrai ma lettre d'introduction, et lui fis signe qu'elle était pour l'honorable Lao-Pé. L'enfant la prit, et, rentrant aussitôt dans la boutique, la remit au lettré.

Celui-ci, après l'avoir lue, dit quelques mots à la jeune Chinoise, se leva de son fauteuil de canne avec tant de précipitation qu'il faillit renverser sa table, et vint à moi en me prodiguant les plus humble *tchin-tchin*, auxquels je répondis du mieux que je pus.

Ensuite il m'adressa un compliment auquel je prêtai l'attention recueillie et reconnaissante que la politesse exigeait.

Quand il eut achevé, le jeune garçon qui se tenait à côté de lui s'inclina jusqu'à terre, et, d'une voix qui avait avec la crécelle une singulière analogie :

« Mon grand-père, me dit-il très-couramment en anglais, remercie le ciel qui, malgré son indignité, veut bien réjouir l'hiver de sa vie par la venue d'un hôte qui est autant au-dessus des hommes ordinaires que l'orme est au-dessus de la plante de riz ; la vue de son aîné lui est plus douce que celle de la lune et plus réchauffante que celle du soleil ; et si son aîné consent à franchir le seuil de sa misérable maison, toutes les fleurs de la félicité parfaite s'épanouiront dans le cœur de Lao-Pé. »



Je répondis :

« L'accueil du vénérable Lao-Pé, illustre entre tous les lettrés, ravit mon âme de la joie la plus pure : l'aspect de son visage a plus de charme pour mes yeux que celui du ciel au lever de l'aurore ; le son de ses paroles est plus agréable à mes oreilles que la pluie tombant sur la mousse après une brûlante journée d'été ; le désir d'entrer dans sa demeure hospitalière me consume comme la flamme consume la torche : mais je ne veux pas encourir la haine de ceux qui assiègent sa porte en retardant le fortuné moment où ils pourront profiter pour eux-mêmes des talents prodigieux dont les dieux se sont plu à orner mon aîné. Je reviendrai le visiter ce soir, alors qu'il pourra perdre quelque temps avec son cadet, sans trop de dommage pour ses concitoyens. »

Cette phrase, débitée tout d'une haleine et traduite par le petit Chinois à face de singe, parut transporter d'aise l'honnête écrivain. Ses yeux brillaient de plaisir, malgré tous les efforts qu'il faisait pour paraître confus. Il m'accabla de civilités nouvelles pendant un bon quart d'heure ; puis soudain, prenant un air désolé, il me parla d'une voix triste et presque suppliante. Il m'exprimait évidemment le regret qu'il avait de la résolution où j'étais de ne pas entrer chez lui pour le moment, et s'efforçait de me retenir. Mais, à la grande satisfaction des clients de Lao-Pé, qui commençaient à me regarder de travers, je fis un mouvement de retraite et me mis à marcher à reculons en multipliant les *tchin-tchin*, les sourires et les inclinations de tête. Cependant comme, à mesure que je reculais, mon homme se croyait obligé d'avancer par politesse, je ne trouvai d'autre moyen pour en finir, que de poser les deux mains sur ses épaules et de le clouer sur place. Lao-Pé se décida à me rendre ma liberté ; mais il ne voulut pas me laisser partir sans avoir attaché à ma personne le jeune Tsia, son petit-fils, en qualité d'interprète et de cicerone.

Ce petit bonhomme voulut me faire voir je ne sais combien de pagodes et de palais, dont il me vantait les magnificences ; mais j'étais venu en Chine pour tout autre chose, et je priai Tsia de me mener dans le magasin de porcelaine le mieux approvisionné de la ville.

Le marchand était un gros homme dont le ventre faisait honte à celui de ses plus majestueuses potiches. Je lui montrai les morceaux de la tasse cassée que je portais toujours sur moi, et Tsia lui expliqua ce que je voulais. Il répondit qu'il n'avait pas de tasse semblable à celle-là, mais que s'il s'en trouvait une seule dans Shang-haï, elle serait dans son magasin le lendemain à pareille heure.

J'assurai le gros marchand que, s'il découvrait ce que je cherchais, je ne chicanerais pas sur le prix, et, pour lui prouver qu'il pouvait compter sur ma parole, je lui achetai tout un service à thé, que je payai sans mot dire six fois au moins ce qu'il valait, malgré les clignements d'yeux et les gestes très-significatifs de Tsia.

Shang-haï était singulièrement alarmé et agité ce matin-là.

Des courriers avaient apporté la nouvelle de récentes victoires remportées par les rebelles ; leurs avant-postes n'étaient plus, disait-on, qu'à douze ou quinze milles de Shang-haï.

Aussi ne voyait-on, dans les rues, que mandarins effarés marchant d'un pas rapide, tout tremblants et tout pâles, riches négociants émigrant avec leurs meubles, leurs marchandises et leurs trésors, gens à mine consternée ou suspecte, lisant et commentant les manifestes des généraux taë-pings, que des partisans secrets des rebelles avaient affichés pendant la nuit, et qui appelaient les habitants à la révolte.

Une troupe assez nombreuse, mais quelque peu en désarroi, précédant un fort beau palanquin, nous barra le passage.

« Qu'est-ce que cela ? demandai-je à Tsia.

— C'est le gouverneur militaire qui vient de solliciter des consuls anglais, français et américain, l'appui des étrangers contre les rebelles, me répondit l'enfant après avoir questionné un barbier ambulancier.

« Ce pauvre Tao-taï, ajouta Tsia, n'a pas eu beaucoup de bons moments depuis quelques mois. »

Une autre troupe escortant un autre palanquin croisa la première.

Quand les deux palanquins furent bord, à bord, comme aurait dit un marin, les porteurs s'arrêtèrent, les rideaux s'ouvrirent en même temps, et une tête sortit de chaque portière.

Le gouverneur militaire et le gouverneur civil, — car c'était le gouverneur civil en personne que renfermait le second palanquin, — échangèrent quelques paroles, puis les deux têtes se retirèrent vivement, les rideaux se fermèrent et les porteurs reprirent leur marche.

Je n'avais pas eu le temps de distinguer les traits de ces deux grands personnages, mais j'eus bientôt le plaisir de considérer tout à loisir leur auguste visage chez le plus habile peintre de Shang-haï, qui est un des amis de Lao-Pé, et auquel le petit Tsia me fit l'honneur de me présenter.

Les images de LL. EExc. le gouverneur militaire et le gouverneur civil me parurent celles de gens extraordinairement et désagréablement préoccupés, et je fus tenté d'écrire au-dessous de chacun de ces portraits : *Fonctionnaire s'attendant à être destitué.*

Nous sommes entrés dans le jardin d'un mandarin auquel Tsia sert quelquefois de secrétaire.

Ah ! les jolies petites pelouses ! les jolis petits sentiers ! les jolis petits rochers ! les jolies petites grottes ! les jolis petits arbres taillés en forme de petits lions, de petits tigres et de petits dragons ! ah ! les jolis petits poissons

rouges dans les jolis petits bassins bleus, ornés de jolis petits pots de fleurs roses ! Comme tout cela est ratissé, peigné, frotté, verni, luisant, pimpant et coquet !

Le jardin du Thé, où me conduisit ensuite mon jeune guide, est en quelque sorte le Wauxhall de Shang-haï. Les Chinois viennent y admirer l'agilité des saltimbanques, et s'y pâmer d'aise aux accords du you-kam, du ta-tong, du yung et du sam-sou. Mais ; ce jour-là, les habitants de Shang-haï songeaient à tout autre chose qu'à la musique, aux sauts périlleux et aux tours d'escamotage ; les baladins et les joueurs d'instruments, désespérant de la recette, avaient jugé à propos de réserver leurs talents pour des temps meilleurs, et je ne vis, dans le jardin du Thé, qu'un homme qui pêchait à la ligne sous un pont, et un Français qui le photographiait.

Le pêcheur à la ligne me parut être le symbole vivant de l'indifférence philosophique.

Le Français avait une figure spirituelle et tout à fait sympathique ; je m'approchai de lui en le saluant.

« *Your servant, Sir*, me dit-il en me rendant mon salut, *do you speak french* !

— Un peu, répondis-je.

— Ah ! fort bien ! permettez-moi de me présenter moi-même : je m'appelle Legrand. — Comme tous les Européens qui habitent Shang-haï, je suis négociant ; dans mes moments perdus je joue du violon, je modèledes statuettes, je collectionne des curiosités, et je fais de la photographie.

— « Et moi, lui dis-je, je suis sir Edmund Broomley, et je voyage en Chine pour mon plaisir. »

Ceci n'était pas absolument vrai, mais le moyen d'avouer à un homme que l'on voit pour la première fois qu'on a fait six mille lieues pour chercher une tasse à thé ?

« Vous êtes venu ici pour votre plaisir, reprit M. Legrand, vous avez eu raison. La Chine est un pays charmant et amusant au possible. Je veux doter le monde d'une Chine stéréoscopique qui tiendra tout entière dans une poche de dimension ordinaire ; mais mon entreprise présente quelques dangers.

— Des dangers ?

— Sans doute. Tous les fils de la Terre des Fleurs ne se laissent pas aussi complaisamment photographier que cet honnête pêcheur à la ligne. A Ningpo, les habitants ont pris le cylindre de mon objectif pour un canon ; ils se sont imaginé que je venais les détruire, à moi tout seul, et ils m'ont lapidé. Mais je me suis bien vengé d'eux sur les mandarins de Shang-haï.



— Comment cela ? demandai-je.

— Un de mes amis m'avait envoyé, pour les placer en Chine, douze douzaines de certains instruments que vous ne connaissez pas, vous autres Anglais, qui n'existaient pas du temps de M. Argant, — vous savez, M. Argant de Molière, — et que le digne malade aurait prisés à leur juste valeur. . . Allons ! cher monsieur, ne rougissez pas, je ne préciserai pas davantage. . .

Oh ! oh ! me dis-je, en voyant arriver cette cargaison, mon ami s'est trompé ; ceci n'est pas de défaite dans le Céleste-Empire, il faudrait avant tout convaincre les Chinois de l'excellence de la médication par les émoullients ; ce serait trop long, je renverrais inutilement en France à la première occasion. » Et, en attendant, je serrai cent quarante-trois de ces petits meubles dans mes armoires ; la place manqua au cent quarante-quatrième qui resta dans ma salle à manger.

— Dans votre salle à manger ?

— Oui, cela manquait d'à-propos, mais ce fut un heureux hasard. »

A quelque temps de là j'avais à dîner trois mandarins : un bouton blanc, un bouton bleu et un bouton rouge. Les illustres personnages fêtèrent copieusement les vins de France, et au dessert ils étaient extrêmement gais.

Un d'eux aperçut dans un coin l'objet que je continuerai à ne pas nommer.

« Qu'est-ce que ceci ? » me demanda-t-il.

Une idée soudaine m'illumina.



« Ceci ? dis-je, vous allez voir. » Je me levai, je pris l'inexprimable, je le posai sur la table et j'y versai une bouteille de Champagne : puis, j'appuyai sur un ressort, et le vin jaillit avec force, et retomba en moussant et en pétillant dans les verres que mes convives tendirent avec des hurrahs et des trépignements d'enthousiasme. »

Huit jours plus tard les cent quarante-quatre petits meubles de mon ami étaient placés dans les meilleures maisons de la ville.

Un lettré a inventé, pour les désigner, une périphrase qui signifie littéralement : le petit temple merveilleux de la parfaite liqueur jaillissante.

Voilà comment les mandarins de Shang-haï m'ont vengé des habitants de Ning-po.

« Mon pêcheur à la ligne est fixé, vous plaît-il de venir vous reposer un moment chez moi ?

— Très-volontiers, » répondis-je.

M. Legrand me fit, avec une courtoisie et une bonne humeur charmante, les honneurs de chez lui ; il me montra sa Chine de poche, et lorsque je le quittai, au bout d'une heure, je connaissais sur le bout du doigt les curiosités de Sang-haï et des environs ; j'avais même contemplé dans tous ses détails, ce fameux monument élevé à Ning-po en l'honneur de la déesse Ma-Taupa, et que je regrettais si fort de n'avoir pas vu.

Je fis présent à mon affreux et spirituel petit *cicerone* d'un stéréoscope qu'il reçut avec des démonstrations de joie indescriptibles et des grimaces de reconnaissance qui l'enlaidirent encore, ce que j'aurais cru impossible. Lorsque nous nous séparâmes, Tsia m'était tout dévoué, et se serait jeté au feu pour moi.



Le soir venu, je me rendis en grande cérémonie chez Lao-Pé. L'écrivain me reçut avec toutes sortes de marques d'estime et de respect dans sa maison qui est tout à fait confortable, et nous causâmes longtemps, en prenant le thé, de l'avenir des belles-lettres en Chine.

Ce matin je suis allé prendre chez son grand-père mon jeune ami Tsia. Je l'ai trouvé ajustant avec beaucoup d'adresse sur de petites lames de bambou une feuille de papier découpée sur laquelle était peint une espèce de monstre à tête d'homme, qui ouvrait une bouche énorme, et dont les gros yeux ronds lançaient des regards épouvantables. Le coloris n'était pas moins féroce que le dessin.

« Que faites-vous-là, demandai-je à Tsia ? »

— Un cerf-volant, me répondit-il.

— Et quelle est cette figure terrible ?

— Celle de Han-sin.

— Han-sin, qu'est-ce que Han-sin ? »

Et en faisant cette question, j'étais quelque peu honteux de mon ignorance.

« Vous ne connaissez pas Han-sin ? »

Tsia prononça ces mots avec un air d'étonnement profond et presque dédaigneux.

« Non, je le confesse, balbutiai-je en rougissant.

— Han-sin était un général fameux qui vivait il y a deux mille ans, et qui inventa le cerf-volant.

— Quoi ! le cerf-volant est de l'invention d'un général ?

— Mais oui. Han-sin assiégeait une cité rebelle ; il avait résolu de creuser un souterrain et d'arriver par ce chemin caché au milieu même de la ville. Pour connaître la distance qui séparait ce point de son camp, il imagina d'attacher à une cordelette une feuille de papier montée sur des tiges de bambou ; puis, profitant d'un vent favorable, il laissa filer la cordelette aussi longtemps que, d'après son calcul, il le jugea nécessaire. Ensuite il attendit. Bientôt, le vent s'étant apaisé, la légère machine tomba précisément à l'endroit qu'il voulait. Il la ramena à lui, et par la longueur du fil, connut la longueur qu'il fallait donner à son souterrain. La ville fut prise et le cerf volait était inventé.

— Con-fu-tzée a écrit : Des méditations de l'âge mûr naissent les jeux de l'enfance, » dis-je sentencieusement. »

Je n'étais pas bien sûr que Con-fu-tzée eût écrit cela ; mais il a fait tant d'apophthegmes dans sa vie, qu'il serait bien extraordinaire qu'il n'eût pas fait celui-là.

« Con-fu-tzée est le plus sage des hommes que le ciel ait jamais prêté à la terre, dit mon petit singe avec un sérieux qui m'amusa infiniment.

— Connaissez-vous quelques-uns de ses ouvrages, lui demandai-je ?

— Après avoir étudié le Seaou-yo et le livre des devoirs filiaux, comme tous les enfants nés de parents instruits, me répondit Tsia, j'ai lu les quatre livres classiques : un d'eux, le Lun-ya, est le recueil des pensées du grand Con-fu-tzée. En ce moment mon grand-père m'explique un autre de ses écrits : le *Printemps* et l'*Automne*, qui est au nombre des cinq livres canoniques. Il n'est pas moins intéressant que le Chi-kin et le Li-ki.

— Je vois, mon cher Tsia, dis-je à ce jeune savant, que si vous aimez le petit palet, les boules et le cerf-volant, vous n'aimez pas moins l'étude.

— Je veux être un lettré, dit l'enfant avec orgueil.

— A la bonne heure ; et quand vous présenterez-vous aux examens ?

— Pas avant d'avoir expliqué l'Ouan-yen-yu, la Ming-sing-pao-kien, la Tao-teking, le Kan-ing-pien, le Tong-kien-kan-mou et le Ping-an-hoon-chouen.

— Grands dieux ! m'écriai-je épouvanté de cette énumération, il faut avoir lu tout cela pour obtenir les premiers grades ?

— Cela est indispensable. Dans trois ou quatre ans je serai bachelier. Avez-vous aussi des lettrés et des poètes en Angleterre ?

— Oui sans doute.

— Des bacheliers et des licenciés ?

— Et des docteurs aussi.

— Des docteurs aussi ! Des diables rouges docteurs, est-ce possible ? »

Et Tsia frappa dans ses deux mains, comme s'il avait entendu la chose la plus surprenante du monde. « Que savent vos docteurs ? me demanda-t-il.

— A peu près tout excepté le chinois. »

Cette fois Tsia ne donna pas le moindre signe d'étonnement ; seulement il me regarda d'un air qui signifiait clairement : des docteurs qui ne savent pas le chinois, fort bien, je comprends, vous vous moquez de moi ; mais je ne suis pas un sot et j'entends la plaisanterie.

Quel événement extraordinaire ! N'est-ce point un rêve ? N'aurais-je pas, sans m'en apercevoir, fumé de l'opium ? Est-il bien vrai que je le possède, ce trésor si ardemment souhaité, et ne suis-je plus séparé du bonheur que par quelques milliers de lieues et deux ou trois mois d'attente ? Oh ! miss Aurora ! miss Aurora ! est-ce possible ?

Avant-hier, je retournai chez le marchand de porcelaine ; ses recherches avaient été inutiles. « Soyez certain, me dit-il, que ce que vous cherchez n'existe pas à Shang-haï.

— Ne pourrait-on pas, lui demandai-je, fabriquer une tasse exactement semblable à celle dont voici les morceaux ?

— Non, me répondit-il, c'était une pièce de vieux chine d'un émail particulier dont le secret est perdu. »

J'allai immédiatement retenir une place sur un navire à vapeur qui devait partir le lendemain pour le golfe de Petchili, et je fis mes adieux au capitaine Lecoq qui me souhaita un bon voyage d'une voix où j'aimerais toujours à me figurer qu'il y avait un peu d'émotion.

Le soir, je me promenais sur le quai en m'abandonnant à des pensées assez mélancoliques, lorsqu'un homme à la physionomie franche et honnête, étendant la main vers une jolie barque, me regarda d'une façon qui signifiait visiblement : Monsieur veut-il faire une promenade sur l'eau ?

J'inclinai la tête affirmativement : ne réfléchit-on pas aussi bien et mieux encore en bateau que sur ses jambes ?

J'entrai dans la barque : l'homme s'assit au gouvernail ; deux rameurs appuyèrent sur les avirons, et nous descendîmes doucement le fleuve.

La soirée était d'une sérénité admirable. Pauvres cabanes dont le pied trempait dans la fange, élégants pavillons de plaisance qui sortaient des flots et y reflétaient les angles retroussés de leur double toit, pagodes à sept ou huit étages qui semblaient vouloir s'élancer jusqu'au ciel, grosses jonques aux flancs rebondis, yoles effilées et rapides glissant comme la nôtre silencieusement sur l'eau tranquille, arbres du rivage, champs de riz, vergers, grèves arides, tout empruntait à la blanche clarté de la lune une grâce, une beauté, un charme inexprimables.

Peu à peu mes réflexions cessèrent d'être amères, et mon esprit, comme bercé par la brise qui soufflait doucement, flotta libre de tout lien gênant dans une région vague, mystérieuse et poétique où il se trouvait à merveille. Je suis certain que je ne dormais pas ; mais je ne veillais pas, à coup sûr, comme il faut veiller pour discuter les clauses d'un bail avec un fermier, ou pour apprécier sainement la question du libre échange ou de la réforme électorale. Combien dura cet état singulier qui aurait été un sujet de méditations sans fin pour un disciple de Fichte ou de Hegel ? je ne saurais le dire.

Un cri rauque et sauvage m'en tira brusquement : c'était un cormoran qui traversait le fleuve.

Rejeté par ce seul cri dans la réalité, je m'aperçus que nous avions fait beaucoup de chemin. Nous avions passé Woo-sung, et notre barque glissait entre les bancs de sable qui obstruent l'embouchure du Yang-tse-kiang. Les matelots, qui avaient ramé assez mollement d'abord, semblaient disputer maintenant le prix de la course à une barque invisible.

Cela me surprit un peu. Je regardai le patron.

Une expression de ruse et d'audace avait remplacé l'air de bonhomie qui m'avait séduit en lui.

Je regardai les deux rameurs.

Lavater se fût certainement écrié, au premier coup d'œil jeté sur ces deux têtes basses et féroces : « Bons à pendre. »

Le fleuve était désert.

Je sentis un petit frisson à la racine des cheveux, et mon cœur battit deux ou trois fois plus vite et plus fort qu'il n'était convenable.

Je fis un geste qui, dans tous les pays du monde, voulait dire : « Retournez en arrière. »

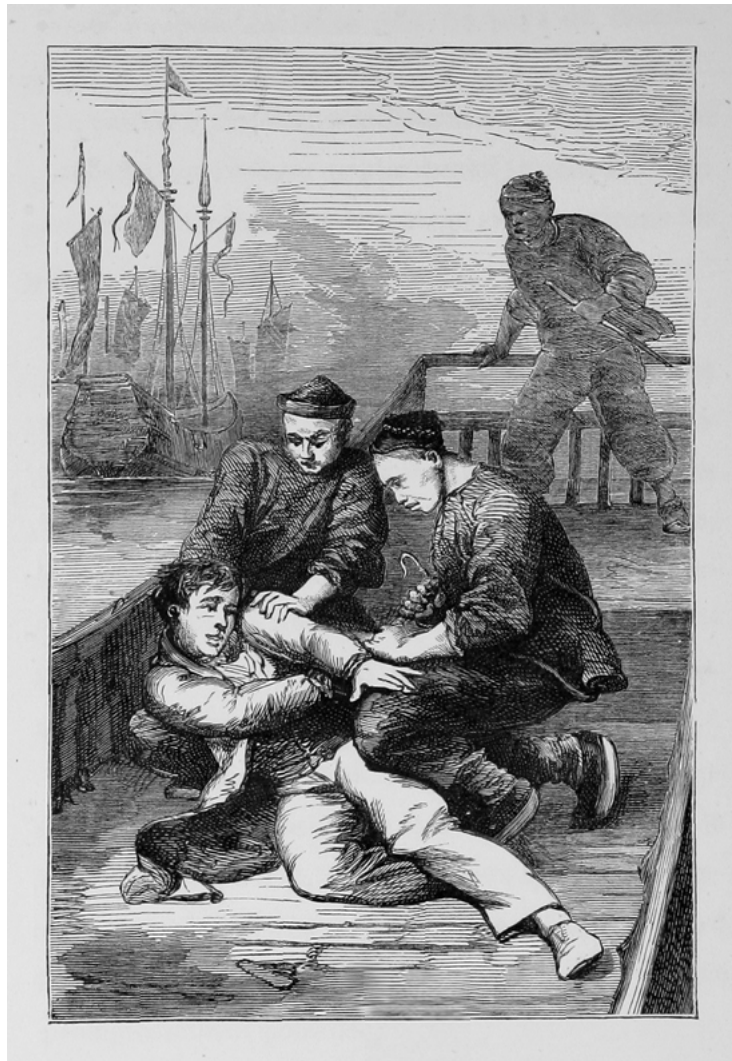
Le patron sourit désagréablement et n'imprima pas le moindre mouvement au gouvernail ; quant aux deux rameurs, ils appuyèrent davantage sur les avirons : la barque vola sur les flots.

« Stop ! » criai-je d'une voix brève.

Le patron regarda ses deux matelots d'une certaine manière ; ceux-ci quittèrent leurs rames, se précipitèrent sur moi, tirèrent de leurs vêtements des cordes et des menottes, me garrottèrent les pieds et les mains, me bâillonnèrent et me couchèrent au fond de la barque. Tout cela ne dura pas plus d'une minute. Évidemment, ces gens-là venaient de se livrer à une occupation qui leur était familière.

Comme je témoignais mon mécontentement en frappant de mes deux pieds liés le fond de la barque, le patron quitta la barre, se pencha vers moi, et fit étinceler sous mes yeux, au clair de lune, un poignard dont le manche était fort curieusement ciselé et la lame prodigieusement pointue.

En toute autre circonstance j'aurais eu infiniment de plaisir à voir d'aussi près une si jolie arme, mais je n'en eus guère en ce moment-là, je l'avoue. Je Ils me garrottèrent les pieds et les mains compris qu'il ne fallait pas contrarier un homme qui avait le moyen de faire taire très-promptement la contradiction, et je demurai aussi tranquille qu'un enfant auquel sa mère a promis du bonbon s'il est bien sage.



Il m'aurait été extrêmement agréable de dormir ; mais le sommeil me tint absolument rigueur, et, par je ne sais quelle inexplicable fantaisie de mon imagination, pendant toute la nuit, qui me parut très longue, j'eus sans cesse

devant les yeux, au lieu des rives du Yang-tse-kiang, un petit salon simplement et élégamment meublé de Hanover square, une cheminée où brûlait un bon feu ; à droite de la cheminée, un digne gentleman qui lisait le *Times* ; à gauche, une bonne dame qui tricotait ; au milieu du salon, près d'une table recouverte d'un tapis, une jeune fille blonde et souriante qui versait gracieusement du thé dans des tasses de Chine, et à deux pas d'elle, sur une chaise en satin vert, un homme de trente-deux ans qui la regardait avec des yeux pleins de tendresse. Ce qu'il y avait de pis, c'est que cette vision obstinée me donnait une envie de pleurer que j'avais toutes les peines du monde à surmonter.

Le soleil se leva.

Ce fut, je crois, le plus magnifique lever du soleil que j'eusse vu de ma vie, et pourtant, je dois le dire, j'aurai préféré à ce sublime spectacle sur le Fleuve Bleu le plus épais brouillard sur la Tamise.

Le bandit qui était à la barre ne me laissa pas, du reste, jouir longtemps des beautés de la nature ; il jeta sur moi une pièce d'étoffe grossière qui me couvrit des pieds à la tête. Il jugeait sans doute à propos d'éviter les regards indiscrets, en cas de rencontre.

Je me résignai très-philosophiquement à étouffer, en songeant qu'il ne tenait qu'à ce diable d'homme de me couper la respiration d'une façon plus désagréable encore.

Combien de temps étouffai-je ? je ne saurais le dire au juste, mais il me sembla qu'il pouvait bien y avoir trois ou quatre heures, lorsque je me sentis rudement enlevé. Un instant après, on me déposa à terre comme un paquet qui mérite de médiocres égards. Au bout de quelques minutes, n'entendant aucun bruit, je me hasardai à écarter ma couverture.

Le lieu où je me trouvais était fort sombre ; je me tournai avec beaucoup d'efforts vers une petite ouverture par laquelle entrait un rayon de jour, et, après m'être dressé avec peine sur mes genoux, je découvris, aussi loin que ma vue pouvait porter, la mer scintillante des feux du midi.

J'étais dans l'encre-pont d'une jonque de belle taille, et, selon toute apparence, d'une jonque de pirates.

Ma position était évidemment mauvaise ; d'affreux tiraillements d'estomac ne tardèrent pas à la rendre cruelle. « Va-t-on me laisser mourir de faim ici ? » me dis-je. Cette pensée me troubla au point que je n'y puis songer maintenant sans rougir de honte. Quel être pusillanime est l'homme !

Un joli sloop, au pavillon anglais, vint à passer à cent brasses de la jonque ; je me fis de mes deux mains un porte-voix, et je me mis à crier de toutes mes forces :

« A moi, frères, à moi ! »

Le sloop continua gracieusement sa route.

D'autres bâtiments passèrent plus près encore : chaque fois je criai et toujours en vain.

Désespéré, je me laissai retomber sur le plancher de ma prison ; Dieu prit ma faiblesse en pitié, et je m'endormis.

Mon sommeil fut profond et sans rêves.

Lorsque je m'éveillai, ce n'était plus le soleil éblouissant, mais la pâle et mélancolique lune, qui éclairait les flots.

Je regardai la mer ; pendant quelques instants j'éprouvai, à la voir si paisible et si brillante, une aussi douce et aussi poétique volupté qu'à aucun autre moment de ma vie ; la mémoire ne m'était pas revenue encore ; mais soudain une furieuse crampe d'estomac rompit le charme et me remit brusquement en face de la terrible vérité.

Il y avait une heure peut-être que j'essayais, sans beaucoup de succès, de la considérer avec fermeté, lorsque des pas se firent entendre ; je tressaillis ; les pas se rapprochèrent ; on entra dans mon cachot que la nuit avait complètement envahi, et quatre bras me saisirent.

C'étaient ceux de deux hommes robustes qui m'emportèrent comme ils eussent fait d'un enfant.

Ils franchirent lestement malgré leur fardeau un escalier très-roide à coup sûr : je le compris à l'inclinaison de mon individu, tandis que les deux hercules montaient les degrés.

L'escalier conduisait sur le pont de la jonque, et ce fut avec délices que j'aspirai l'air frais du soir et que mes regards plongèrent dans l'azur étoilé.

Presque aussitôt un rideau qui fermait une sorte de pavillon à la poupe du bâtiment s'écarta ; mes porteurs, qui n'étaient autres que les coquins de rameurs de la petite barque, me couchèrent doucement sur un tapis fort moelleux, et, cela fait, se placèrent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche.

Jamais surprise ne fut égale à la mienne, et il eût fallu vraiment être un grand philosophe pour se souvenir, en cette occasion, du précepte du poète et ne pas éprouver quelque étonnement.

J'étais dans le plus ravissant boudoir que puisse se figurer une coquette parisienne dans ses rêves les plus ambitieux.

Ce délicieux réduit était tendu d'une étoffe brochée d'or et d'argent ; un lustre de cristal de la forme la plus élégante était suspendu au plafond, la flamme de ses vingt bougies se reflétait dans six miroirs de Venise,

merveilleusement encadrés, et tombait, glissait, rejaillissait sur des verres de Bohême, des émaux et des vases de Chine, des coupes de jade, des faïences et des mosaïques italiennes, des colliers de perles, des bracelets de pierreries, des armes précieuses, trésors de tous les pays et de toutes les époques, jetés presque au hasard sur de grandes étagères en laque du Japon.

C'était bien sur une jonque de pirates que je me trouvais : ce pavillon dont le monde entier avait fourni le luxe m'ôta toute incertitude.

Un homme de cinquante ans et une jeune femme de vingt ans à peine étaient assis devant une table en marqueterie et prenaient du thé. Des pommettes prodigieusement saillantes, de grandes oreilles plates, au lobe démesurément allongé, une bouche formidable et sans lèvres, sous un nez presque imperceptible, faisaient de l'homme le plus laid Chinois qu'on eût pu vraisemblablement rencontrer de Canton jusqu'à Pékin. Ce monstre, en outre était borgne ; l'œil ouvert, gris et profondément enfoncé dans l'orbite, que surmontait un sourcil hérissé, brillait d'un éclat farouche. Jamais pirate n'eut mieux le physique de l'emploi, comme on dit en France. Le bandit était magnifiquement vêtu d'une veste de brocart d'or et d'un pantalon de soie rouge cerise ; un sabre turc, digne d'un grand vizir, pendait à sa ceinture, dans laquelle étaient passés deux longs pistolets damasquinés.



La jeune femme eût été partout admirée ; le type chinois était, en elle, tout à fait charmant, et les poètes du Céleste-Empire se seraient trouvés à court de métaphores pour célébrer ses perfections ; mais, chose singulière, le regard de cette ravissante créature aux traits presque enfantins était glacial et presque sinistre.

Elle était parée comme une idole : à chacun des doigts effilés de sa petite main il y avait la fortune d'une famille, et son col gracieux semblait ployer sous le poids de colliers que lui eussent enviés des princesses.

Derrière le pirate et l'étrange fille se tenait, debout, le matelot dont l'honnête physionomie m'avait inspiré tant de confiance.

Sur un signe du maître, les deux hommes qui m'avaient apporté me fouillèrent, et déposèrent sur la table à thé ma bourse, ma montre, le portrait en miniature, enrichi de brillants, de miss Aurora et mon portefeuille garni d'un nombre respectable de bank-notes que m'avait remises, la veille au soir, un banquier de Shang-haï chez qui j'avais une lettre de crédit. L'homme de la barque, qui cherchait aventure, m'avait sans doute vu sortir des bureaux de la banque. Il avait pensé que je pouvais être une assez bonne prise, et c'est alors qu'il m'avait invité à faire cette promenade sur l'eau que j'allais probablement payer un peu cher.

Le portrait excita très-vivement la curiosité de la jeune fille ; elle fixa ses yeux cruels sur les traits si doux de ma fiancée, et sourit d'un méchant sourire.

Cependant le pirate comptait les bank-notes avec soin.

Lorsqu'il eut fini, une expression de satisfaction se peignit sur sa laide face et la rendit plus laide encore. Il se pencha vers sa compagne et lui parla bas : celle-ci inclina nonchalamment la tête.



C'était la tasse.

Alors il donna un ordre ; un des rameurs sortit et rentra bientôt après, portant un gros boulet.

Cet homme s'agenouilla près de moi et attacha le boulet à mes pieds.

Je compris tout de suite : on m'avait dépouillé ; je n'étais plus bon à rien ; on allait me jeter à la mer. J'aurais je crois préféré, à ce moment-là, être condamné à mourir de faim. Qui se chargera d'expliquer les bizarreries et les contradictions de l'âme humaine ?

Sa besogne faite, le bandit se releva et adressa humblement la parole au pirate : il lui demandait, sans doute, ses derniers ordres. Avant de lui répondre, le monstre prit la tasse de thé qui était devant lui et la porta lentement à ses lèvres.

Je le regardais comme regarde un homme dont la pensée est ailleurs, lorsque tout à coup je poussai un cri, le sang me monta au visage, je me penchai brusquement en avant et je tentai machinalement de briser mes liens : la tasse dans laquelle le brigand allait boire, c'était celle que j'étais venu chercher en Chine et qui me coûtait la vie ; je l'avais reconnue, c'était elle, j'en étais sûr.

En entendant l'exclamation que je n'avais pu retenir, le pirate leva la tête, me lança un regard plein de colère, et fit de la main un geste qui voulait dire : « Emportez cet homme ! »

Les deux coquins s'apprêtèrent à obéir ; déjà ils m'avaient saisi, quand soudain la portière du pavillon s'écarter brusquement, un matelot parut sur le seuil, la figure bouleversée, prononça quelques mots d'une voix brève et passablement émue.

Le pirate bondit, arracha ses pistolets de sa ceinture, les arma et s'élança hors du pavillon.

Le patron de la barque courut sur ses pas ; ses deux compagnons me laissèrent retomber sur le tapis et le suivirent ; je demeurai seul avec la jeune fille, qui était devenue fort pâle et dont les lèvres se serraient.

Pendant quelques instants je n'entendis que le bruit de pas rapides sur le pont ; puis, une clameur sauvage éclata, suivie d'un cliquetis de fer et de cinq ou six coups de pistolets.

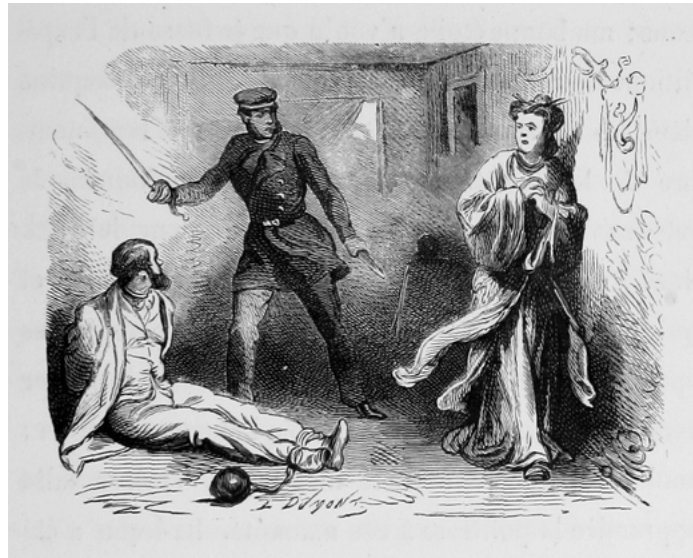
On se battait sur le pont.

Bientôt le tumulte s'apaisa, et un enseigne de la marine française entra, tenant d'une main un revolver, de l'autre, un sabre. La jeune Chinoise se mit à trembler de tous ses membres, le marin la rassura du geste, et se pencha vers moi.

« Eh quoi ! c'est vous, sir Edmund ? s'écria-t-il.

— C'est bien moi, monsieur Bernard, répondis-je,

— j'avais reconnu l'ami de M. Harrisson, — c'est bien moi, et vous arrivez fort à propos, on ne peut plus à propos vraiment : une minute plus tard, j'étais au fond de la Mer Jaune avec ce boulet au pied, qui, très-probablement, m'aurait empêché à tout jamais de remonter à la surface.



— Mais comment se fait-il que je vous rencontre sur une jonque de pirates ?

— J'ai eu la simplicité d'aller me promener en mer avec des gens que je ne connaissais pas, et ils m'ont amené ici pour me voler et me noyer ensuite, voilà tout. Et vous, cher monsieur, comment venez-vous si à point me tirer des griffes de ces démons ?

— L'amiral a envoyé, il y a quelques jours, une flottille afin de donner une leçon à messieurs les forbans ; ma bonne étoile a voulu que je fusse de l'expédition. Nous avons quelque peu mitraillé ces coquins dans les parages de Chuzan, et capturé bon nombre de leurs bâtiments qu'ils ont abandonnés. Je retournais tranquillement à Shanghaï sur le brick dont j'avais pris le commandement au départ, et qui marche à l'avant-garde, lorsque nous avons aperçu cette jonque. J'ai eu la curiosité de la visiter avec mon monde ; elle s'est laissée bêtement aborder : seulement nous avons été mal reçus, et il a fallu apprendre la politesse à ces manants. La leçon a été courte, mais bonne, et tout est dans l'ordre maintenant. . . Mais j'y songe, il est bien temps que je vous débarrasse de vos menottes et de votre boulet.

— Oh ! répondis-je, à présent que je n'ai plus qu'à le vouloir, pour recouvrer la liberté de mes membres, mon boulet ne me gêne plus du tout, et mes menottes me sembleraient presque agréables, si elles ne m'empêchaient de serrer votre bonne et vaillante main.

Le brave garçon se hâta de me rendre l'usage de mes membres, et nous échangeâmes un de ces vigoureux *shakehands* qui scellent une amitié pour la vie.

Je quittai la jonque et montai à bord du brick l'*Agile*, que commandait M. Bernard, après avoir repris mon portefeuille, ma bourse et le portrait de miss Aurora.

Mais la tasse ? . . . La tasse me suivait.

Une heure après nous entrions dans les eaux du Yang-tze-kiang, remorquant la jonque dont l'équipage et le capitaine avaient été enfermés, solidement garrottés, dans l'entre-pont où j'avais eu si faim.

On avait laissé la jolie Chinoise dans son charmant boudoir. Un marin faisait faction à la porté.

Ce matin nous avons débarqué dans le port de Shang-haï. A onze heures on a jugé les pirates ; à midi, on leur a coupé le cou, sans les torturer au préalable, parce qu'en ce moment le bourreau est très-occupé et n'a pas le temps de s'amuser à la bagatelle. Ces brigands, m'a-t-on dit, sont morts en braves.

A six heures, on a vendu aux enchères la jonque et tout ce qu'elle renfermait, y compris la Chinoise qui a été adjugée à un vieux mandarin.

J'ai acheté pour six pence la précieuse tasse dont la possession m'assure le bonheur. Elle est là, devant moi, sur la table où j'écris. Après-demain, le vapeur *le Pélican*, sur lequel je viens d'arrêter mon passage, me ramènera en Europe, et dans deux mois, s'il plaît au ciel, miss Aurora Simpson s'appellera mistress Broomley.

J'ai longtemps causé, ce soir, avec mon ami Bernard ; c'est un honnête cœur. Nous nous sommes promenés d'abord sur la place du Thé en parlant de choses indifférentes, coudoyés par les porteurs d'eau, et nous heurtant aux cuisines en plein vent. Labeauté de la soirée nous a invités à sortir de la ville. Nous sommes arrivés dans un endroit isolé, planté de beaux arbres ; la lune, perçant le feuillage, éclairait de sa lumière blanche un antique mausolée. Tout était silencieux et recueilli autour de nous ; ce tombeau d'un mort inconnu ajoutait pour nous au mystère de la nuit, mais ne l'attristait pas. Une émotion douce remplissait notre âme. Le jeune enseigne me fit à voix basse la confidence de son amour pour miss Harrison.

« Elle vous aime aussi ? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il plus bas encore ; mais elle est riche comme une fille de roi, et moi, je suis pauvre.

— Qu'importe ! vous l'épouserez.

— Vraiment, vous croyez que. . .

— Je crois qu'il y a plus de chances, pour un brave garçon pauvre, d'épouser une brave fille riche qui l'aime, qu'il n'y en a pour un fou de trouver, dans le Céleste-Empire, la seule tasse de porcelaine qui ait du prix à ses yeux. Confidence pour confidence. »

Et je lui appris le secret de mon voyage en Chine.

A bord de l'*Autruche*.

Aujourd'hui, 17 juillet, je devrais, depuis cinq jours, voguer vers l'Angleterre sur le brick *le Pélican*, et je vogue vers le golfe de Petchili, sur la goëlette l'*Autruche*.

Projets humains, espérances humaines, bien niais qui fait fonds sur vous !

Dimanche matin, je fis transporter mon bagage sur *le Pélican*. Le bâtiment ne devait quitter Shang-haï que le mardi suivant, dans la soirée : la ville n'avait plus rien qui piquât ma curiosité. Je résolus d'aller visiter une pagode célèbre située à quinze ou vingt milles dans l'intérieur des terres.

Le mardi matin, j'étais de retour. A ma grande surprise, *le Pélican* n'était plus dans le port.

« Où est *le Pélican* ? demandai-je à un soldat français.

— Parti il y a une heure, me répondit-il.

— Depuis une heure ? . . . Pour Marseille ?

— Non, pour Pé-tang.

— Comment cela ?

— Le capitaine a reçu ordre de transporter immédiatement un détachement de troupes dans le golfe de Petchili.

— Et ma tasse ? » m'écriai-je.

Le soldat me regarda sans comprendre.

Je sautai dans une barque à six rameurs, et je fis un geste qui voulait dire : Descendez le fleuve.

J'espérais que les difficultés de la navigation du Yang-tse-kiang ralentiraient la marche du vapeur et que je pourrais le rejoindre.

Au coucher du soleil, nous atteignîmes le dernier village qu'on rencontre avant d'arriver à la mer.

Un canot monté par des marins anglais appareillait pour retourner à Shang-haï.

« Avez-vous vu passer le vapeur *le Pélican* ? » leur demandai-je. Un d'eux étendit le bras vers l'horizon ; un point noir, surmonté d'une traînée de fumée, se détachait sur l'azur clair du ciel

« Le voici, » me dit le marin.



Je ne me jetai pas la tête la première dans le fleuve : cela me donna une très-haute idée de ma force d'âme.
Mes six rameurs me ramenèrent à Shang-haï.

L'*Autruche* partait le surlendemain pour Pé-tang ; je n'hésitai pas un moment ; je retins ma cabine sur l'*Autruche*. C'est une goëlette bonne marcheuse et le vent nous favorise ; et pourtant il me semble que le navire n'avance pas et que le vent nous est contraire, tant j'ai hâte d'arriver.

Devant Pékin.

Nous sommes arrivés à Pé-tang le jour où les armées alliées y faisaient leur entrée.

« *Le Pélican* ? demandai-je à un marin anglais qui fumait sa pipe sur le quai.

— Parti pour Uong-kong, hier au soir.

— Hier au soir ! murmurai-je d'une voix mourante, » et je m'évanouis entre les bras du marin.

Mon premier mot en reprenant connaissance fut celui-ci :

« Reviendra-t-il ?

— Qui ça ?

— *Le Pélican* ?

— « Oui, me répondit le marin, il sera ici au mois d'octobre avec des approvisionnements pour l'armée. » Et il ajouta : « Vous auriez bien du tomber un peu plus à gauche. »

— Pourquoi cela, mon ami ?

— Parce que vous n'auriez pas cassé ma pipe, une des plus vénérables de la marine royale : sept ans de service.
»



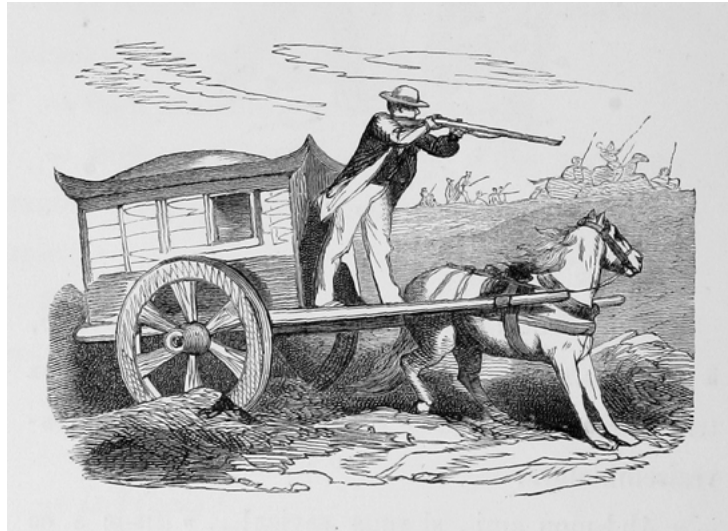
Et il me montrait les morceaux d'une pipe de terre, à tête de turc, gisant sur le pavé. La teinte de ces tristes débris rendait les « sept ans de service » très vraisemblables.

« Ah ! mon ami, si vous saviez ! . . . » dis-je à ce brave homme ; et, lui glissant une guinée dans la main, je m'éloignai.

Trois mois d'attente, c'était bien long : je résolus de suivre la colonne anglaise. J'achetai une petite voiture fermée, couverte d'un toit aux angles retroussés et qui ressemblait assez à un pavillon chinois ambulant, un petit cheval qui avait plus de vigueur que de mine, et une carabine, à tout événement.

Ce matin, 13 octobre, je suis arrivé, avec mon équipage, sous les murs de Pékin.

Mon cheval est fourbu, parce qu'il y a loin de Pé-tang à Pékin ; ma voiture boite de la roue gauche, parce que les ornières de la route sont profondes, et le canon de ma carabine est un peu noir, parce qu'envoyant à Takou, à Tchang-kia-ouang et à Pali-kiao mes braves compatriotes se battre pour l'honneur de la vieille Angleterre, je n'ai pu m'empêcher de tirer quelques coups de fusil aux Chinois, sans la moindre colère d'ailleurs.



Je suis encore devant Pékin, avec ma voiture chinoise et mon petit cheval maigre, exactement à la place où j'étais il y a huit jours.

Nos diplomates et nos généraux n'ont qu'un mot à dire pour que les portes de la ville s'ouvrent aux diables d'Occident ; mais ils ne paraissent pas avoir grande hâte de faire leur entrée solennelle dans la capitale du Fils du ciel.

Peut-être ne seraient-ils pas fâchés de persuader à messieurs les Chinois que les barbares d'Occident attendent sans trop d'impatience le moment où il leur sera permis de contempler les magnificences de la première des cités du premier empire du monde.

Cette humiliation infligée à l'amour-propre du plus vaniteux des peuples serait d'une bonne politique ; mais il est certain que si nous leur donnons une leçon, elle nous coûte quelque chose, car notre curiosité est moins calme qu'on ne voudrait le faire croire aux mandarins. Pour moi, je commence à trouver particulièrement irritant de demeurer toute une semaine face à face avec un mur qui vous cache ce que, pendant toute votre vie, vous avez eu fort envie de voir.

Mon petit cheval est beaucoup plus philosophe que moi : le bonheur de se reposer après le rude voyage qu'il a fait lui suffit, et il est aussi tranquille devant la porte principale de Pékin, que le serait un cheval d'omnibus, à Londres, devant *Temple-Bar*.

Ma voiture me sert de salon, de salle à manger et de chambre à coucher ; je dors le plus possible pour trouver le temps moins long.

Nous aurions franchi cette maudite muraille dès le premier jour de notre arrivée, si, par malheur, nous n'avions reçu la nouvelle que dix mille Tartares s'étaient retranchés dans un camp fortifié, à peu de distance de la ville. On marcha contre eux ; mais ils n'attendirent pas les troupes alliées et se dirigèrent vers le palais d'Été de l'Empereur, situé à quatre milles environ du nord-ouest de Pékin. Tandis que la division anglaise traversait lentement un pays entrecoupé de mille canaux, les Français atteignaient, par un chemin plus facile, les premières maisons du village de Yuen-ming-yuen, et deux compagnies d'infanterie de marine délogeaient les Tartares du château impérial.



Je suis arrivé trop tard pour visiter ce merveilleux palais d'Été.

Aujourd'hui, les trente pavillons remplis des trésors qu'y avaient accumulés les empereurs sont réduits en cendres : lord Elgin les a fait brûler, pensant que ce procédé asiatique était propre à donner aux Chinois une haute opinion des Européens.

Il faut entendre les soldats parler, dans leur langage pittoresque, des magnificences du palais de Yuenming-yuen. Ce matin, un voltigeur du 101^e régiment les décrivait à un camarade qu'une blessure reçue à Pa-li-kiao avait retenu à l'ambulance, tandis que les amis marchaient en avant.

« Tu n'es pas sans avoir vu, lui disait-il, le palais de Versailles, qui est un palais assez cossu comme ça, eh ! bien, mon bonhomme, à côté du palais d'Été, ça n'est pas grand'chose, ça n'est même rien du tout. D'abord, des jardins où les Tuileries, le Luxembourg, Saint-Cloud et le bois de Boulogne danseraient une contredanse sans se gêner ; des lacs que c'en est fatigant, des rivières avec des petits ponts que je ne voudrais pas être chargé de les compter, ah ! mais non. Et des bâtisses, faut voir ! Tout marbre blanc ; il paraît que la pierre de taille n'est pas assez bonne pour ces gueux de Chinois : et des toits en or, en argent et en émeraude ! Quand le soleil donnait dessus, pas moyen de les regarder. L'intérieur était pire encore : des richesses à faire trembler des millionnaires ; des diamants, des rubis, des topazes à boisseaux ; des bagues, des colliers, des bracelets, qu'il aurait fallu des tombereaux pour les emporter ; des robes de soie brodées à fleurs et à ramages, de quoi habiller tout l'univers. Avec ça, un tas d'animaux plus affreux les uns que les autres, et des grandes coquines d'idoles en or, en argent ou en bronze, avec des figures à vous donner le cauchemar. Il y avait là dedans une statue d'un nommé Bouddha, que ces païens-là adorent, haute approchant comme la colonne Vendôme, et toute en or massif. Je te réponds qu'elle valait, à elle seule, plus que les épaulettes de tous les officiers de l'armée française fondues ensemble : ah dame ! les Chinois ne lésinent pas avec leurs dieux. Voilà, mon bonhomme, ce que c'était que le palais d'Été. Quand on a vu ça, il vous en reste, pour toute la vie, un feu d'artifice dans les yeux, et on en sait un peu plus long que les particuliers qui n'ont jamais quitté le plancher des vaches, sans compter qu'on a sa part de prise, et qu'ouest en état de payer la goutte au camarade. Cantinière, deux petits verres, et de la bonne. A la santé de S. M. l'empereur de la Chine ! C'est moi qui paye. »



Ah ! lord Elgin, pensai-je, après avoir entendu le voltigeur du 101^e, n'était le profit qu'en pourra faire la civilisation, je vous en voudrais un peu d'avoir fait brûler le palais de Yuen-ming-yuen.

Hier, 24 octobre 1860, l'ambassadeur de S. M. britannique est entré dans Pékin, porté dans une chaise sur les épaules de seize Chinois habillés d'écarlate, escorté d'un escadron de dragons de la Reine, d'un détachement de cavaliers sicks, d'un détachement d'infanterie indienne et de deux régiments d'infanterie anglaise.

Je fermais la marche, monté sur mon petit cheval maigre que j'avais harnaché de mon mieux pour la circonstance, et qui relevait la tête avec un certain air triomphant qui ne convenait guère à un cheval chinois en pareille circonstance.



En traversant Pékin à la suite d'un ambassadeur anglais, je ressentis un noble et légitime orgueil à la pensée que j'étais Anglais.

La foule immense qui se pressait dans les rues nous regardait avec beaucoup de curiosité, je puis même dire qu'elle nous admirait ; les mandarins ne devaient pas être contents.

Lord Elgin fut reçu à la porte du yamoun des Rites par le prince Kong, frère de l'empereur, entouré d'un grand nombre de dignitaires, tous magnifiquement vêtus.

Il entra dans le palais où devait être signé le traité de paix. Comme je n'avais aucun titre à être admis à une aussi imposante cérémonie, j'allai me promener par la ville.

Voir Pékin ! qui ne s'est dit cela quelquefois ?

Eh bien ! j'étais dans la cité fameuse, étrange, invraisemblable, dans la cité qui, pendant des siècles, tenta les imaginations comme un rêve impossible. — Pékin m'appartenait pour quelques jours : Pékin tout entier : la Ville intérieure et la Ville extérieure, la Ville sacrée et la Ville impériale : le Bureau des longitudes, l'Académie de médecine, la Bibliothèque impériale et l'imprimerie impériale, tous les palais des ministres, le palais de la Haute-Cour, celui de l'Université, celui des Purifications où le Fils du Ciel va jeûner dans la solitude, celui où il honore sa mère, celui des interrogatoires impériaux où le premier jour de chaque année il traite les princes, le palais de l'Empereur, le palais de l'Impératrice, le grand monastère des Lamas de la Mongolie, le temple de la Littérature, le temple de toutes les Dynasties, le temple des Ancêtres, le grand temple de Confucius, le Panthéon des hommes illustres, l'observatoire de Koubilaï, fondateur de Pékin, le Grand Arc de triomphe érigé à la gloire des armées, le Champ Sacré où chaque année l'empereur, pour encourager l'agriculture, trace un sillon en présence du peuple, la Montagne de lumière, ou la Sainte et Ronde Colline, sur laquelle s'élève la pagode formée de trois tours colossales superposées, tout cela était à moi !

Je vis dans cette première course, toute au hasard, quelques-unes des merveilles que si souvent j'avais essayé de me figurer, lorsque l'hiver, à la tombée du jour, dans le cabinet de mon oncle Toby, les yeux fixés sur le brasier ardent, je songeais aux choses lointaines.

Eh bien ! mon imagination avait étrangement flatté les édifices de Pékin. Les magnificences de la première ville de l'empire chinois me parurent d'assez pauvres magnificences.

Jamais, alors que je visitais Pékin en esprit, il ne m'était arrivé de me crotter dans des rues inondées d'une boue profonde, de risquer, à chaque instant, de tomber dans des puits béants au milieu de la chaussée, de respirer des miasmes infects sortant de maisons hideuses ou s'élevant de monceaux d'immondices et de fumier.

Les petits inconvénients dont le Pékin de mon imagination était exempt m'ont causé, dans le Pékin de la réalité, la plus désagréable surprise.

Me souciant peu de prendre un gîte dans une auberge de la ville impériale, je suis revenu coucher dans ma voiture, à la porte An-ting. Aujourd'hui, l'ambassadeur français et les troupes françaises ont fait leur entrée dans Pékin, et la paix a été signée dans le palais des Rites, entre la France et le Céleste-Empire.

J'ai trouvé mon bon ami Bernard. Nous nous sommes promenés ensemble toute l'après-midi, et nous avons parlé beaucoup de M. Harrisson et plus encore de sa charmante fille.

Ce soir, nous sommes entrés dans le plus beau café de la rue du Repos-Perpétuel.

On nous y a servi le thé avec des graines sèches de melon d'eau. Les Chinois épluchent et mangent ces graines tout en causant ; nous avons fait comme eux. Des marchands de gâteaux et de confitures sont venus nous offrir leurs friandises, et nous avons consciencieusement goûté aux produits les plus étranges de la pâtisserie et de la confiserie chinoises ; tout passe avec le thé : peut-être est-ce pour cela que cette boisson est si fort en honneur en Chine.

On aime prodigieusement la musique à Pékin, et le maître d'un café accueille volontiers les joueurs et les joueuses d'instruments, les chanteurs et les chanteuses qui viennent divertir les buveurs de thé.

Une femme dont le visage pâle était empreint d'une grande mélancolie nous régala d'une romance qui dura bien un quart d'heure. C'était un air plaintif d'un rythme extraordinairement lent, entrecoupé de glapissements qui nous déchiraient les oreilles ; plus la note était fausse et perçante, plus la chanteuse était heureuse et fière de son talent ; elle la prolongeait en un point d'orgue interminable, renversant la tête en arrière et fermant les yeux comme plongée dans une extase voluptueuse.

Les auditeurs semblaient eux-mêmes ravis dans le paradis musical : c'étaient des sourires, des grimaces, des murmures d'admiration les plus comiques du monde.

Quand la chanson fut finie, une petite fille s'approcha de chaque table en présentant son éventail déplié, qui fut bientôt couvert de pièces de monnaie. L'enfant, enchantée de sa recette, la montra à sa mère avec une expression de joie naïve singulièrement touchante. La chanteuse salua avec beaucoup de grâce et sortit en tenant la petite quêteuse par la main.



Un quart d'heure après, une autre femme entra dans le café.

Quand elle parut il y eut, parmi les mélomanes, un mouvement marqué de curiosité, accompagné de chuchotements.

Elle se plaça au milieu de la salle.

Lorsque je vis distinctement sa figure éclairée en plein par une lanterne suspendue au plafond, je ne pus retenir une exclamation.

« Qu'avez-vous ? me demanda M. Bernard.



— Ne reconnaissez-vous pas cette femme ? lui dis-je . . .

— Attendez donc, en effet, je crois me souvenir ; mais non, c'est impossible !

— C'est elle, vous dis-je.

— Comment serait-elle à Pékin et dans un si misérable état ?

— « Je n'y comprends rien ; mais n'importe, je ne me trompe pas, c'est elle, aussi sûrement que je suis Edmund Broomley. »

Le maître du café servait en ce moment un officier anglais assis à la table voisine ; je savais que cet officier parlait un peu le chinois.

« Auriez-vous l'obligeance, monsieur, lui dis-je, de demander à cet homme si la chanteuse qui vient d'entrer est depuis longtemps à Pékin ? »

L'officier fit ce que je désirais.

Cette femme, répondit le maître du café, était la fille d'un pirate qu'on a pendu à Shang-haï il y a trois ou quatre mois. Elle fut vendue aux enchères à un vieux mandarin avare qui reçut, il y a six semaines, l'ordre de se rendre ici. A peine arrivé, le bonhomme mourut et laissa la pauvre esclave sans ressources ; elle chante pour gagner sa vie.

— Eh bien ! m'étais-je trompé ? » dis-je à l'enseigne.

Cependant la jeune fille avait accordé sa guitare à deux cordes et préludait.

Elle était toujours admirablement belle, seulement ses joues s'étaient un peu creusées, et l'expression de son regard était plus cruelle encore, son sourire plus méchant que lorsque je l'avais vue pour la première fois dans cette nuit mémorable où il s'en était fallu de si peu que je ne descendisse au fond de la Mer Jaune avec un boulet de 24 aux pieds.

Elle chanta avec une sorte d'énergie fébrile une chanson d'un mouvement précipité, dont voici le premier couplet :

Le front sur sa main,
L'œil perdu dans le lointain,
La fille au teint de jasmin
Est assise à sa fenêtre ;
Elle sera bon gré, mal gré,
D'un vieux mandarin lettré
La femme demain, peut-être.
Son père le veut, plus d'espoir !
Mais si la fille, ce soir,
S'est mise à sa fenêtre,
Ce n'est pas, le fait est certain,
Pour le mandarin.

Après ce premier couplet, la chanteuse fixa, par hasard, les yeux sur nous : une expression de sauvage étonnement se peignit sur ses traits ; mais elle se remit aussitôt, et reprit sa chanson d'une voix ferme ; seulement je remarquai qu'elle ne détachait pas les yeux du visage de M. Bernard.

Quand elle eut achevé, elle sortit précipitamment sans attendre les applaudissements et sans recueillir les offrandes des auditeurs : cette façon d'agir inexplicable devint aussitôt le sujet de conversations très bruyantes et très-animées.

Nous ne tardâmes pas à quitter le café. A peine avions-nous fait quelques pas que nous nous trouvâmes en face de la chanteuse : elle arrêta encore ses yeux noirs sur M. Bernard avec une expression indéfinissable, et puis, traversant la rue, se perdit dans l'ombre.

Hier, dans l'après-midi, nous allâmes visiter une pagode très-vénérée des fidèles bouddhistes, et située à peu de distance des murs de Pékin, dans un lieu extrêmement pittoresque : un escalier taillé dans le flanc de la colline sur laquelle elle est bâtie y conduisit à travers d'énormes blocs de rochers et des arbres d'une végétation vigoureuse.

Au moment où nous arrivâmes dans le sanctuaire, le soleil se couchait. Nous y demeurâmes longtemps absorbés dans cette religieuse et poétique rêverie à laquelle une préoccupation trop vive le brandit un couteau au-dessus de sa tête m'avait empêché de m'abandonner dans le temple d'Honan.



Lorsque nous sortîmes de la pagode, la nuit était tombée et la lune brillait. Je marchais le premier : nous étions parvenus à la moitié de l'escalier, lorsque Bernard poussa un cri terrible. . . Je me retournai, il chancelait et je le reçus dans mes bras.

Blessé, murmura-t-il, blessé par derrière. »

Il avait été frappé d'un coup de couteau entre les deux épaules.

« Si je meurs, me dit-il, vous remettrez ceci à miss Mary, je vous prie ; » et il me montrait un médaillon suspendu à son cou.

Je regardai autour de nous et je ne vis personne.

Tout à coup, à cent pas, une exclamation de triomphe et de joie se fit entendre, et derrière un quartier de roc se montra la fille du pirate : elle brandit un couteau au-dessus de sa tête éclairée par un rayon de lune, et disparut.

J'allais la poursuivre, lorsqu'un gémissement du pauvre enseigne me retint auprès de lui.

Quelques minutes après, des pèlerins passèrent ; ils m'aidèrent à relever le blessé et nous le transportâmes dans la maison d'un des prêtres qui desservent la pagode.

Pendant trois jours et trois nuits, mon pauvre ami a été en proie à une fièvre ardente et à un délire continu.

Le nom de miss Mary s'échappait souvent de ses lèvres, et la voix du blessé était alors si pleine de douceur et de tendresse que si la jeune fille eût entendu prononcer son nom de cette façon-là, son cœur se fût brisé de douleur et de joie tout ensemble ; le bon M. Harrisson, lui aussi, n'y aurait pas tenu, et je suis sûr qu'il aurait pris en pleurant la main de sa chère enfant et qu'il l'eût mise dans la main brûlante de l'enseigne.

Ce matin la fièvre était tombée, et le délire avait beaucoup diminué.

Le docteur, — un médecin de la marine française, — croit pouvoir répondre de la vie du malade.

Le prêtre qui nous donne l'hospitalité est un excellent homme : il soigne M. Bernard avec un dévouement qui honorerait un prêtre chrétien ; tout en préparant les breuvages prescrits par le docteur, il murmure des prières à Bouddha : ces prières-là, pour n'être pas envoyées à qui de droit, n'en arrivent pas moins, j'en suis sûr, où parviennent toutes celles qui sortent d'un cœur honnête et pieux.

Le mandarin chargé de la police a été informé de l'attentat commis sur le pauvre enseigne ; il a donné, au récit du crime, toutes les marques d'un véritable désespoir et a juré, par tout ce qu'il a de plus sacré, que « l'illustre jeune homme français » serait bientôt vengé. Je ne crois pas plus à son désespoir qu'à la toute-puissance du Fils du Ciel, et je n'ai guère foi dans la justice chinoise quand la victime est un étranger.

Il y a eu hier quinze jours que M. Bernard a été blessé, et, depuis une semaine, il est en pleine convalescence. Ce matin nous avons fait une petite promenade dans le principal faubourg de Pékin. Je doute qu'il y ait un spectacle plus varié, plus curieux, plus étrange que celui d'une ville chinoise populeuse, active et affairée : il n'est pas de préoccupation si sérieuse dont il ne tire momentanément l'esprit, pas de méditation profonde qu'il ne trouble, pas de mélancolie obstinée qu'il ne dissipe. Celui qui, échappé à la mort, se trouve soudain mêlé à ce mouvement, à ce bruit, à cette foule qui va, qui vient, qui rit, qui crie, qui gesticule, sent mieux encore le plaisir de vivre, tant la vie autour de lui est exubérante.

Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait jetait mon jeune ami dans une sorte de joie enfantine et naïve ou dans un étonnement qui ne saurait se décrire. Il ne pouvait assez regarder les barbiers qui rasaient leurs pratiques au beau milieu de la rue, les marchands de poissons, de légumes et de fruits qui arrêtaient les passants pour leur vanter leur marchandise, les gamins accroupis à terre et jouant à quelque jeu chinois auquel nous ne comprenions rien, les gros mandarins à globules de toutes couleurs, maugréant contre le populaire qui ne se rangeait pas avec assez d'empressement pour faire place à leur majestueuse et officielle personne ; les fumeurs d'opium qui entraient d'un pas chancelant dans la boutique où ils allaient s'empoisonner voluptueusement ; les portefaix, les artisans et les pauvres bacheliers qui dévoraient avec un appétit formidable les mets trop odorants de quelque restaurateur en plein vent, les escamoteurs qui émerveillaient les badauds de leurs tours de passe-passe. Il écoutait avec ravissement le bavardage des servantes achetant le dîner de leurs maîtres ; les disputes de deux porteurs de palanquin qui se rencontraient nez à nez et ne voulaient reculer ni l'un ni l'autre ; la faconde des empiriques débitant leur panacée, et les cris d'allégresse des enfants qui enlevaient un cerf-volant à figure de poisson, de dragon ou d'oiseau ; il n'était pas jusqu'à la voix discordante des chanteurs de complaintes qui ne semblât le charmer, et un épouvantable quatuor de guitare, de you-kam, de ta-tong et de sam-sion lui causa un plaisir extrême.





Je craignis que tant d'impressions diverses, si vivement ressenties, ne le fatiguassent, et j'insistai pour qu'il reprît avec moi le chemin de l'hospitalière demeure du bon prêtre de Bouddha.

M. Bernard est tout à fait guéri : rien ne nous empêche plus de repartir pour Pé-tang, et j'ai grande hâte de savoir si *le Pélican* est de retour et s'il m'a rapporté ma précieuse tasse à thé.

Nous avons frété une jonque pour descendre le Peï-ho : demain, au point du jour, nous quitterons Pékin.

Cette après-midi un interprète attaché à l'année est venu nous avertir que le mandarin, chef de la police, nous mandait auprès de lui en toute bâte.

Nous nous rendîmes aussitôt au aymoun de ce fonctionnaire.

« Allons, dis-je à l'enseigne, j'avais calomnié l'impartialité de la police chinoise : selon toute apparence vous allez être vengé. »

— A parler franchement, me répondit-il, je n'en ai guère envie. Il me répugne de causer la mort d'une femme.

— Même alors que cette femme a voulu vous tuer ?

— « Oui. J'étais pour elle un ennemi, j'avais dû livrer son père au bourreau ; c'est par moi qu'elle est devenue misérable : elle a obéi, en me frappant, à un mouvement de haine farouche ; pauvre malheureuse, abandonnée dès

son enfance, sans doute, aux plus violents instincts, il ne faut pas la juger trop sévèrement. »

Il se tut ; puis, au bout de quelques instants et d'un ton embarrassé, il reprit :

« Cette femme, après tout, je ne l'ai pas vue, vous seul croyez l'avoir reconnue. »

— « Vous êtes un noble cœur ; » lui dis-je.

Nous arrivâmes en ce moment au yamoun. On nous fit entrer dans la salle d'audience : le mandarin nous attendait sur son siège.

Il se leva aussitôt, vint à nous d'un air fort empressé, et, après nous avoir prodigué d'innombrables tchin-tchin, il dit quelques mots à un officier subalterne qui paraissait attendre ses ordres, et alla reprendre sa place en se composant un maintien plein de dignité.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et l'officier reparut, suivi de deux gardes qui conduisaient une femme.

C'était la fille du pirate.

Elle était très-pâle, mais elle ne tremblait pas, et son visage n'exprimait aucune frayeur. Elle fixa sur Bernard un regard dans lequel se lisait une surprise cruelle : elle était étonnée de voir vivant celui qu'elle croyait mort.

L'enseigne ne leva pas les yeux sur elle.

Le mandarin appela l'interprète auprès de lui, et le chargea de traduire exactement toutes ses paroles et les réponses qui lui seraient faites. Puis, s'adressant à la femme :

« Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il. »

— Je suis Tchao-Wa, de Shang-haï, une chanteuse, répondit-elle.

— N'êtes-vous pas la fille d'un pirate, pendu il y a quelques mois ?

— Non.

— Avez-vous frappé, il y a trois semaines, d'un coup de couteau, sur le chemin de la pagode de l'Est, notre très-cher ami le Français que voici ?

— Non, répondit Tchao-Wa, d'une voix ferme. Le mandarin nous regarda d'un air qui signifiait évidemment : Cette femme a beaucoup d'audace, mais nous avons l'habitude des criminels, et nous savons ce qu'il faut penser de leurs dénégations.

« Vous avez été frappé par derrière ? demanda-t-il ensuite à M. Bernard. »

— Oui, répondit celui-ci.

— Et vous n'avez pas vu l'assassin ? — Je ne l'ai pas vu.

— Fort bien ! mais notre très-cher ami anglais était là, et, un instant après le crime, il a vu derrière un rocher une femme brandir un couteau, et il l'a entendue pousser un détestable cri de joie.

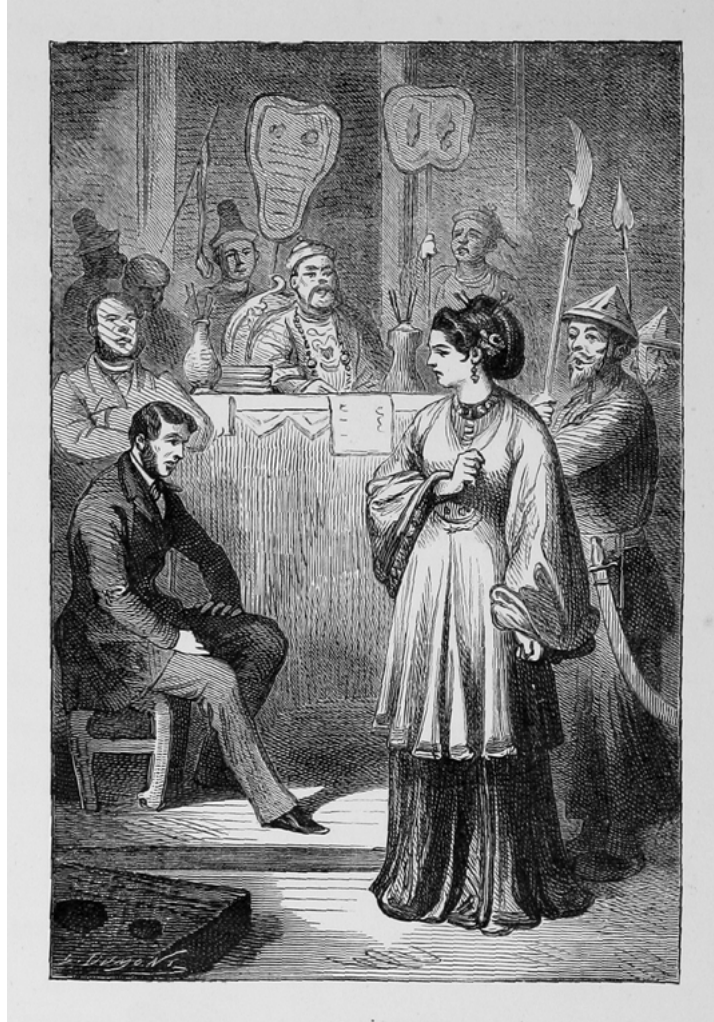
— C'est vrai, répondis-je.

— « Regardez la femme que voici, » me dit alors le mandarin.

Je regardai Tchao-Wa.

« Reconnaissez-vous en elle celle qui a poussé le cri et qui a brandi le couteau ? »

Bernard jeta sur moi un regard suppliant.



Tcho-Wa en jugement.

« Je ne la reconnais pas, » dis-je.

Aucune émotion ne se manifesta sur les traits de Tchao-Wa. Quant au pauvre mandarin, il ne pouvait en croire ses oreilles.

« Je demande à mon très-cher ami anglais, répéta-t-il, si cette femme n'est pas celle qui a poussé le cri et brandi le couteau ? »

— « Je ne la reconnais pas, » répondis-je une seconde fois.

Le mandarin soupira profondément ; plus, prenant son parti en homme qui se dit : « Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu, » il ordonna qu'on rendît la liberté à la prisonnière.

Elle sortit lentement sans qu'un muscle de son visage eût trahi la moindre joie.

« La justice continuera ses recherches, » nous dit le mandarin en nous accompagnant vers la porte de la salle d'audience.

Nous lui déclarâmes que nous étions pleins de respect et d'admiration pour la police chinoise, et que nous désirions qu'il ne prît plus aucun souci de cette affaire.

Le bonhomme nous répondit qu'il n'avait rien à nous refuser, et nous reconduisit, en nous accablant de politesses et de saluts, jusqu'au seuil du yamoun. . .

« Merci, me dit l'enseigne quand nous fûmes sortis.

— Vous m'avez fait faire une grosse sottise, lui répondis-je, puissions-nous ne pas nous en repentir ! Pour n'en avoir pas sujet, marchez devant et regardez bien à droite et à gauche si vous n'apercevez pas notre héroïne et son couteau. »

Dieu merci ! nous sommes arrivés sans accident chez notre hôte. Ce soir, nous lui avons fait nos adieux.

Le digne prêtre s'est montré si affligé, quand nous lui avons offert le prix de son hospitalité, qu'insister eût été cruel de notre part.

Nous lui avons laissé une bague en souvenir de nous.

Mon petit cheval maigre et ma voiture chinoise ne m'étaient désormais d'aucune utilité. J'en ai fait présent à une cantinière de l'armée française.

Vilain fleuve que le Pei-ho ! Des eaux sales charriant toutes les immondices de la civilisation, des rives plates, un lit étroit et sinueux : vilain fleuve en vérité ! Et pour amuser le regard et parler à l'imagination, des champs de millet bordés de saules, de grandes plaines sans fin, sur lesquelles le regard glisse, sans pouvoir s'arrêter jamais, d'immenses salines, des lacs de boue liquide d'où surgissent çà et là de petits tertres, de longues lignes de roseaux, de misérables villages aux maisons bâties en terre, des villes de négoce qui semblent de gigantesques comptoirs, de temps en temps un verger ou un potager, une pagode, une villa de mandarin qui choisit bien mal sa place. . . et cela huit jours durant.

Que de fois n'avons-nous pas prononcé cette phrase : « Quand donc arriverons-nous à Pé-tang ? » Pé-tang était notre terre promise, à nous, à moi surtout.

Nous y sommes enfin arrivés hier matin !

M. Bernard a repris immédiatement son service sur l'*Agile*.

Le Pélican n'est pas encore de retour de Hong-kong, mais il est attendu tous les jours.

Aujourd'hui, 15 décembre 1860, à huit heures du matin, le *Pélican* est entré dans le port. Dès qu'il se fut rangé le long du quai, je passai à son bord, et je demandai à être introduit auprès du capitaine. Ce digne marin était fort occupé du débarquement de sa cargaison, mais c'est un homme très-poli, qui n'a pas même paru trouver ma visite inopportune en ce moment.

« Capitaine, lui dis-je, veuillez m'excuser, je vous prie: je n'ai pas sans doute l'honneur d'être connu de vous.

— Mais si, vraiment, monsieur, dit-il en m'interrompant, et en souriant avec infiniment de grâce, vous êtes sir Edmund Broomley, et vous deviez partir avec nous de Sang-haï pour Marseille. Un ordre supérieur nous a contraints d'aller dans le golfe de Pe-tchili, au lieu de retourner en France ; nous n'avons pu vous avertir à temps, et, dans la précipitation d'un départ imprévu, je n'ai pas même songé à faire descendre à terre vos bagages, ce dont je vous demande très-humblement pardon.

— Oh ! capitaine. . . .

— J'ai fait transporter vos malles dans ma cabine, et je crois pouvoir vous assurer que vous trouverez tout en bon ordre.

— Vous permettez, capitaine, dis-je avec une vivacité fiévreuse, que dès à présent. . . .

— Mais comment donc, monsieur ! rien de plus naturel. Benjamin, conduisez sir Edmund Broomley dans ma cabine. »

Un mousse s'approcha de moi en s'inclinant avec l'air d'un domestique parfaitement stylé ; je le suivais, lorsque le capitaine ajouta :

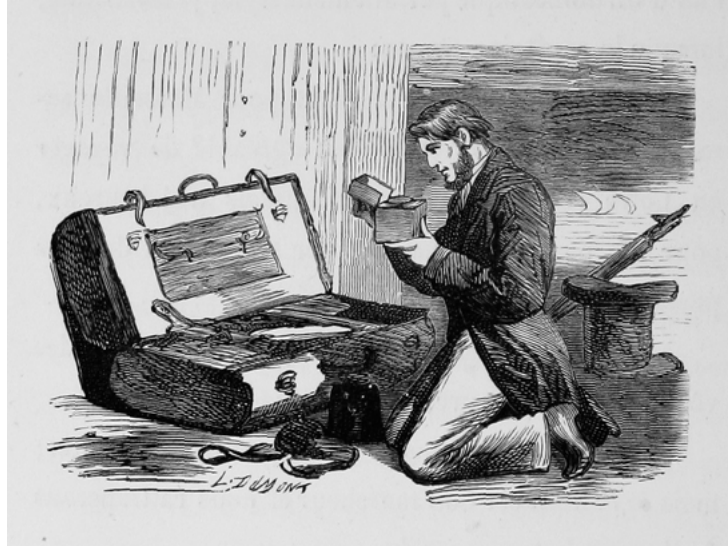
« Nous partirons décidément pour Marseille samedi prochain ; s'il vous était agréable de voyager en notre compagnie, je m'estimerai très-heureux, pour ma part, de vous compter au nombre de mes passagers.

— Ce sera un grand plaisir pour moi d'être des vôtres, je vous assure, lui répondisse.

— Nous devons toucher à Nagasaki et à Canton ; mais *le Pélican* est bon marcheur et nous rattraperons facilement le temps perdu.

— Capitaine, je suis votre homme, comptez sur moi ; » et je rompis la conversation un peu plus brusquement que la civilité ne l'aurait voulu peut-être, tant j'avais hâte d'ouvrir ma valise.

Avec quel tremblement je mis la clef dans la serrure ; mon cœur battait à rompre ma poitrine. La clef tourna ; je soulevai le couvercle de la malle ; j'aperçus avec une émotion inexprimable une boîte liée avec un ruban bleu ; je dénouai le ruban, j'ouvris la boîte, et dans la boîte je trouvai ma tasse, reposant douillettement dans son lit d'ouate ; elle était entière, et les fleurs roses et bleues qui l'ornaient semblaient me regarder avec une sympathie mystérieuse du fond de leurs calices, et les petits Chinois et les petites Chinoises qui respiraient ces jolies fleurs semblaient me sourire avec bienveillance.



Je pris la tasse et je la baisai. . . Oh ! miss Aurora, quelles sottises vous me faites faire !

A. bord du *Pélican*.

Il y a sept jours que nous avons quitté Pé-tang. Je n'ai pu me séparer de M. Bernard sans un vif chagrin et c'est les larmes aux yeux que nous nous sommes dit : « Au revoir ! »

Au revoir ! Pauvres créatures que nous sommes, nous aimons à prononcer ce mot qui renferme une espérance : que de fois, hélas ! c'est « Adieu » qu'il faudrait dire.

Mais le ciel est d'une admirable limpidité, la mer est calme comme un miroir, et il souffle une brise charmante qui nous pousse complaisamment vers l'Europe : loin des idées noires !

Vraiment *le Pélican* est un joli navire, et le capitaine Herbin est un aimable capitaine. Il se rase tous les jours, dîne en cravate blanche, ne parle jamais de son commerce, et manifeste en toute occasion des sentiments de sincère estime pour l'Angleterre : c'est tout à fait un gentleman. Il diffère du capitaine Lecoq à peu près autant qu'un homme peut différer d'un autre homme.

Hier matin, à la pointe du jour, nous étions en vue de Nangasaki, le principal port du Japon. Nous y entrâmes en même temps que le général de Montauban et l'escadre française. Une heure après je me promenais dans la ville.

On dit que les Japonais méprisent souverainement les Chinois ; ils ont bien raison. La magnificence des maisons, la propreté des rues, l'élégance du costume des hommes et des femmes, la grâce et la politesse de leurs manières, m'ont émerveillé. J'étais ravi de pouvoir marcher sans mettre le pied dans des bourbiers ou dans des tas d'ordures, et de pouvoir respirer sans que d'inexprimables odeurs me donnassent des nausées.

Les habitations japonaises sont ouvertes à tous les regards : il semble que chacun affecte de vivre autant que possible en plein soleil, afin de faciliter l'espionnage qui est la base du gouvernement : ces honnêtes Japonais poussent la bonne volonté jusqu'à faire leur toilette dans la rue, et les dames, pas plus que leurs maris, ne songent à se retirer dans leurs appartements et à fermer leurs fenêtres pour échapper à des yeux indiscrets.

A voir l'air riant et heureux de ce peuple, il semble que le secret du bonheur soit dans cette maxime : « Espionnons-nous les uns les autres. » Pendant dix heures je n'ai cessé de marcher au hasard dans cette ville charmante, m'extasiant devant les marchands de laque, de porcelaine, de verreries, d'étoffes européennes, de pendules, de télescopes et de microscopes, d'estampes coloriées, de livres, de publications illustrées ; devant des petits garçons et des petites filles qui apprenaient des lèvres leurs leçons ; — au Japon les plus pauvres enfants vont à l'école et on leur enseigne la lecture, l'écriture et un peu d'histoire ; — devant les cavaliers fringants qui maniaient leurs montures avec une dextérité merveilleuse, devant les innombrables types étranges et nouveaux qui me croisaient à chaque pas.

Les femmes se promènent librement dans les rues, celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils, et se teignent les dents en noir. Est-ce pour plaire à leurs maris ou pour déplaire aux galants ! Grave question !

Chère Aurora, quand vous serez lady Broomley, je n'exigerai pas, soyez-en bien sûre, que vous noircissiez vos jolies dents blanches, qui font si bien ressortir l'éclat de vos lèvres roses, ni que vous arrachiez ces charmants sourcils blonds à la courbe si fine, qui donnent à vos yeux bleus tant de douceur quand vous ne vous mettez pas en colère.

Je n'ai pas eu la bonne fortune d'assister à un duel.

Des auteurs recommandables racontent qu'à l'heure dite les deux adversaires se placent l'un en face de l'autre, armés d'un grand couteau et qu'à un signe des témoins, ils s'ouvrent le ventre consciencieusement. Franchement cela valait la peine d'être vu. Mais il paraît qu'à présent les choses ne se passent plus ainsi : l'offenseur et l'offensé se bornent à faire le simulacre de s'éventrer et c'est le témoin qui est chargé d'enfoncer le couteau dans le corps de sa partie. C'est beaucoup moins divertissant, et je me suis assez facilement consolé de ce que le hasard ne m'eût pas fourni l'occasion de voir deux Japonais sacrifier au point d'honneur.

Mais n'est-il pas triste de penser que les usages vraiment curieux aillent ainsi disparaissant chez toutes les nations du globe ?

En revanche, une petite scène fort amusante s'est passée devant moi. Je faisais, dans le magasin d'un marchand de jouets, pour de jeunes gentlemen et de jeunes misses de ma connaissance une ample provision d'animaux en paille, de poupées remuant les yeux et tirant la langue, de masques comiques et de marionnettes délicatement travaillées, lorsqu'une maman et son baby de trois ans entrèrent dans la boutique. Une tortue qui agitait la queue et les pattes d'une façon toute à fait naturelle tenta l'enfant. La mère marchanda cette merveille ; mais la trouvant trop chère, elle ne l'acheta pas.

Alors le marmot fut pris d'un véritable accès de fureur : il hurlait, se démenait, trépignait et de ses petits poings frappait sa mère. Celle-ci avec un maintien grave et un visage affligé, lui adressa d'une voix calme une remontrance qui était, à n'en pas douter, un très-beau morceau de morale. L'enfant criait toujours ; elle, du même air grave, de la même voix tranquille, continua son discours : quand le petit démon se fut égosillé, il s'arrêta.



Je connais peu de mamans anglaises qui en pareille circonstance n'eussent infligé à leurs mioches une bonne correction manuelle. Au Japon, jamais on ne fouette les enfants : on raisonne avec eux, et ils n'en sont pas plus sages.

J'ai passé la nuit dans une maison très propre.

Le soir, au moment où, assis devant ma table, j'écrivais mon journal, un craquement dans le plancher m'a fait tourner la tête : un homme était debout sur le seuil de ma chambre.

Je me levai et marchai rapidement à lui ; il sourit agréablement.

C'était mon domestique qui m'espionnait.

Je fis un geste expressif : il se relira, toujours en souriant.

Le lendemain au lever du soleil, nous avons repris la mer.

Canton.

Nous n'avons que vingt-quatre heures à passer à Canton : à peine débarqué, je me suis fait mener à la maison qu'habitait le vieux Chung-tso, l'ami de M. Thomas Harrisson, alors que je l'avais vu pour la première fois.

Il n'y demeurait plus, et un voisin qui parlait un peu l'anglais m'apprit qu'il s'était retiré dans une petite campagne qu'il avait à six milles de la ville.

J'ordonnai aussitôt à mes porteurs de m'y conduire.

Chung-tso était dans son jardin soignant un plant de tulipes.

Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi et m'embrassa cordialement.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, et béni soit le ciel qui vous ramène ! Allons, c'est bien à vous de n'avoir pas oublié un ennuyeux vieillard qui ne sait plus que radoter. »

— Ainsi, vous voilà campagnard au mois de janvier ? lui dis-je à mon tour.

— Il le faut bien, me répondit-il, puisqu'il a plu à messieurs les pirates de m'interdire le séjour de la ville cet hiver.

— Eh quoi ! vous avez eu, vous aussi, affaire à ces messieurs !

— Mais oui, vraiment ! Huit jours à peine après votre départ, alors que j'étais venu m'établir ici pour y passer la belle saison, ils m'ont dévalisé, ni plus ni moins.

— Comment ! les pirates ne dédaignent donc pas de s'abaisser au métier de simples voleurs de terre ferme.

— Oh ! quand une bonne occasion se présente, ils sont gens à mettre tout amour-propre de côté. Je suis philosophe et me serais assez aisément consolé de ma mésaventure, si les bandits qui m'ont pillé, ne m'avaient pas enlevé l'objet auquel je tenais le plus en ce monde, ma chère relique, la tasse à thé de ma pauvre petite Leï-li. »

A ces mots, un léger frisson courut dans tous mes membres.

« Et l'on n'a pas arrêté vos voleurs ? demandai-je à Chung-tso avec un battement de cœur. — Hélas ! non, me répondit-il. Avant le lever du soleil, un pêcheur vit des hommes de mauvaise mine et aux allures suspectes entrer dans une barque amarrée au rivage, sur lequel donnait le jardin de ma maison, et y déposer des fardeaux qu'ils semblaient avoir quelque peine à porter ; cela fait, ils détachèrent le câble, et s'éloignèrent en ramant très-vite. Par malheur, le bonhomme était suel ; un peu poltron, il n'osa pas appeler les voisins, et se contenta de dire ce qu'il avait vu lorsque l'on s'aperçut que j'avais été volé.

— Et vous reconnaîtriez la tasse de Leï-li ? lui demandai-je, avec un trouble extrême. — Si je la reconnaîtrais ? . . . Entre toutes les tasses du Céleste-Empire, mon ami ; ne l'ai-je pas, pendant vingt ans, regardée tous les jours de l'œil dont un avare couve son trésor ? Il n'est pas une des petites fleurs peintes sur le fond d'opale, dont je n'aie présentes à l'esprit la forme et les moindres nuances, pas un ornement dont je ne puisse exactement reproduire le dessin, pas un grain presque imperceptible dans la porcelaine que mon souvenir ne me retrace. Tenez, il y a au-dessus de la tête de la jeune femme qui s'évente une craquelure plus fine qu'un cheveu. . .

— Une craquelure au-dessus de la tête de la jeune femme qui s'évente ? répétai-je machinalement.

— Oui, eh bien ! cette craquelure, que personne n'avait remarquée sans doute, je la vois chaque fois que je pense à ma pauvre tasse. »

Je tirai brusquement ma montre, et je prétextai un rendez-vous auquel je ne pouvais manquer, pour prendre congé de Chung-tso.

« Dans deux heures, dis-je au vieillard, je serai de retour. »

Je remontai dans ma chaise et donnai ordre à mes porteurs de me conduire au port en toute hâte.

Chemin faisant, je me répétais sans cesse ces mots :

« Une craquelure au-dessus de la tête de la jeune femme qui s'évente. . . »

Arrivé sur le quai, je courus au *Pélican*, je descendis dans ma cabine, et j'ouvris précipitamment le coffret où était renfermée la tasse précieuse que des circonstances si extraordinaires avaient mise entre mes mains, et à laquelle toutes mes espérances de bonheur étaient attachées.

En la prenant, je tremblais si fort que je craignis de la laisser tomber : je respirais à peine ; un brouillard obscurcissait ma vue, et, pendant quelques minutes, j'eus beau fixer les yeux sur la dame à l'éventail, je ne la distinguais que confusément ; enfin le nuage se dissipa peu à peu ; une fente extraordinairement fine et longue à peine de deux ou trois lignes, qui coupait l'émail juste au-dessus du front de la jeune Chinoise, ne m'apparut que trop nettement.

Je replaçai convulsivement la tasse dans le coffret, et, le serrant entre mes doigts crispés, je sortis du navire : il me semblait que ma tête était vide, et que je marchais dans ce monde fantastique qu'on ne voit que dans les rêves.

Ma chaise m'attendait sur le quai ; j'y entrai, après avoir donné à entendre à mes porteurs qu'ils eussent à me ramener chez Chung-tso. Il me serait impossible de dire à quoi je pensai pendant le trajet.

Quand je fus devant la maison du vieux négociant, et prêt à frapper à sa porte, je ressentis dans mon âme un déchirement soudain, et je fondis en larmes, comme un enfant. L'accès dura cinq minutes. Quand il fut passé : « Il faut savoir être homme, » me dis-je, et je frappai deux coups d'une main ferme.

Chung-tso lui-même m'ouvrit. « Vous êtes de parole, me dit-il, à la bonne heure. Quelle bonne soirée nous allons passer ! »

J'essayai de sourire ; et puis, tendant le coffret au vieillard :

« Ouvrez, lui dis-je, et regardez. »

Il ouvrit, poussa un cri d'étonnement et couvrit la tasse de baisers.

« Qui aurait jamais pensé qu'une pareille chose fût possible ? » dit-il ensuite ; et il répéta plus bas, comme en se parlant à lui-même : « Qui l'aurait jamais pensé ? qui l'aurait jamais pensé ? »



- Ainsi, c'est bien la tasse de votre petite Leï-li ? lui demandai-je.
— Si c'est bien la tasse de ma petite Léï-li ? Ne voyez-vous pas la craquelure ? Ici, cette ligne si fine.
— Je la vois, répondis-je. Je la voyais, en effet, mieux que je n'aurais voulu.
— « Mais apprenez-moi donc, me dit Chung-tso, de quelle façon cette chère tasse est tombée entre vos mains ? »



Je lui racontai dans le plus grand détail comment j'avais été pris par les pirates, ce qui s'était passé à bord de la jonque et ce qui avait suivi. J'avais recouvré toute ma présence d'esprit, seulement je parlais comme un homme qui a la fièvre.

Chung-tso m'écoutait avec ravissement.

Quand j'eus fini, il frappa dans ses mains et s'écria : « Que le Dieu bon soit loué mille et mille fois, et vous, mon jeune ami, soyez béni, vous par qui me vient une si grande joie ; puissiez-vous être comblé de toutes les prospérités célestes ! » et il m'embrassa étroitement.

Le digne homme ne se doutait pas de ce que me coûtait la joie que je lui causais.

Saigon.

Le lendemain, je quittais Canton.

Chung-tso vint me dire adieu au moment où je m'embarquais : ce fut avec une douleur véritable qu'il me vit partir, et jamais je n'oublierai les marques touchantes d'affection qu'il me donna. Du moins, pensai-je, je laisse un heureux derrière moi.

De Canton à Saïgon nous avons fait la plus heureuse et la plus monotone des traversées. Nous sommes ici depuis deux jours.

Des habitations assez confortables au milieu d'une forêt de ficus, de tecks, de palmiers et de bananiers ; un grand fort carré bastionné, en pierres de taille, d'un aspect tout à fait respectable, voilà Saïgon et sa citadelle. Le pays est admirable, mais il est habité par la fièvre et les moustiques, deux hôtes terribles.

Je me sens assez mal à l'aise : ma tête est lourde. J'ai la peau brûlante, et de temps en temps un frisson glacial parcourt tout mon corps et fait claquer mes dents.

A bord de *la Fantaisie*.

Il y a trois jours, je me réveillai dans une cabine de navire. Il me semblait que je sortais d'un sommeil qui avait duré un siècle.

J'étais seul. Un instant après, la porte de la cabine s'ouvrit : un homme s'approcha et se pencha sur mon lit.

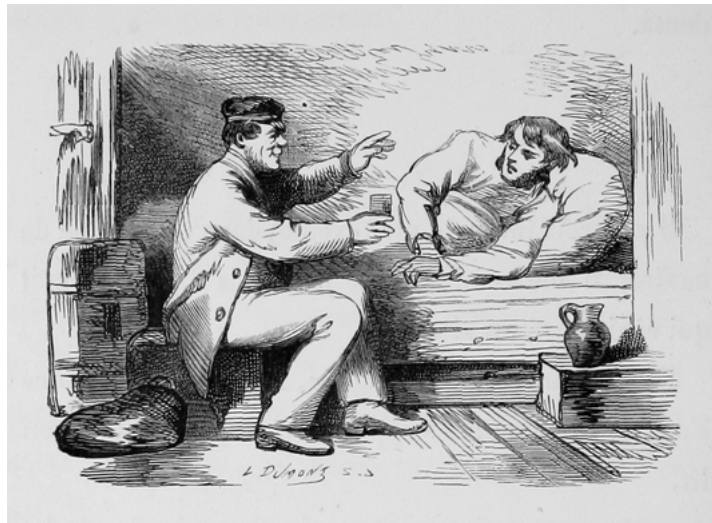
« Me reconnaissez-vous, sir Broomley ? me demanda-t-il.

— Oui, sans doute, vous êtes le capitaine Lecoq, de la goëlette *la Fantaisie*.

— Bravo, vous voilà sauvé ! s'écria le capitaine avec un accent joyeux dont je me souviendrai toujours.

— Sauvé ? qu'est-il donc arrivé ? lui demandai-je.

— « Il est arrivé que vous avez été pris, à Saïgon, d'une maudite fièvre, accompagnée de délire, et que les médecins ont déclaré que vous étiez perdu si l'on ne vous emmenait pas au plus vite. Une mission donnée au capitaine du *Pélican* l'empêchait de repartir immédiatement. J'avais terminé mes petites affaires à Saïgon, et j'étais sur le point de mettre à la voile pour l'Europe ; on me demanda si je prendrais un malade à mon bord, j'hésitai un peu ; mais on vous nomma, et vous comprenez que mon indécision cessa ; six heures après, nous quittions le port : il y a trois, semaines de cela. Pendant dix-neuf jours vous n'avez fait que jeter vos couvertures à bas de votre lit, mordre vos draps, et dire un tas de bêtises qui n'avaient ni queue ni tête. Avant-hier au soir, vous vous êtes endormi bien tranquillement et vous venez de vous réveiller guéri. Voilà tout ce que vous saurez pour le moment. Buvez cette orangeade, rendormez-vous et faites de bons rêves. Plus tard je vous en dirai davantage. »



Brave capitaine Lecoq ! il ne m'a peut-être pas rendu un grand service en me sauvant la vie ; mais enfin son intention était bonne.

Paris.

Nous avons débarqué hier à Marseille après quatre mois de traversée.

En me séparant du capitaine Lecoq, je lui ai dit : « Au revoir ! »

Dans deux mois il part pour le Brésil ; puisque je ne puis pas épouser miss Aurora, je ferai probablement le voyage avec lui.

Londres.

Hier soir, Robert, mon valet de chambre, me remit mes lettres à mon arrivée. La première que j'ouvris était ainsi conçue :

« Mon cher Edmund,

Je suis au comble de la joie, nous venons de relâcher à Singapore, où nous passerons un mois. J'ai revu M. Harrison : je le vois chaque jour, lui et ma chère Mary. Ce matin, il m'a annoncé qu'il liquidait ses affaires et qu'il retournerait l'année prochaine en Angleterre. » « Je veux mourir où je suis né, a-t-il ajouté. Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, mon enfant ? Je suis sûr que cela fera plaisir à miss Mary. » Et Mary étant devenue toute rouge à ces paroles : « Oui, mademoiselle, a repris l'excellent homme, rougissez, vous avez raison. » Puis, me serrant la main avec force : « Oh ! le vilain jeune homme, dit-il, qui fait rougir les jeunes filles. » Je n'eus la force de rien dire, mais M. Harrison vit bien que j'avais les yeux pleins de larmes, et ce remerciement a paru lui suffire. Je suis heureux, bien heureux. Que je me réjouis de vous voir à Londres, et de connaître miss Aurora, ou plutôt madame Edmund Broomley !

« Votre très-affectionné, »

« BERNARD. »

Madame Edmund Broomley. Oui, cela aurait pu être, et ce ne sera pas, hélas !

Ce matin, j'ai aperçu sur mon bureau une boîte que je n'y avais pas vue hier. Sur la boîte était un billet cacheté. Il contenait ces lignes :



« Quelques jours après votre départ, j'ai été frappé d'un mal qui ne fait pas grâce. Tandis que j'ai encore la force de tracer quelques lignes, je veux vous dire, mon ami, que je penserai à vous jusqu'à mon dernier soupir. Quand on vous en verra cette lettre, je ne serai plus. Vous recevrez en même temps un objet qui m'a été bien cher et auquel je souhaite que vous attachiez quelque prix en souvenir de

« Votre ami, CHUNG-TSO. »

J'ouvris la boîte : elle renfermait la tasse à thé de Leï-li.

FIN DU JOURNAL DE SIR EDMUND.



Oh ! non, si vous marniez.

Le soir de ce jour, comme seize mois auparavant, M. Simpson dormait sur le Times et mistress Simpson sur son tricot. La porte s'ouvrit, et la voix retentissante d'un domestique annonça :

« Sir Edmund Broomley ! »

M. et mistress Simpson tressaillirent et s'écrièrent en même temps : « Sir Edmund Broomley ! Est-ce possible ? »

Sir Edmund s'avança tenant à la main la tasse à thé. « Pas de nouvelles de vous, dit M. Simpson, si ce n'est une fois par mon ami Harrisson à qui j'avais annoncé que vous passeriez peut-être à Singapore, et dont l'invitation à dîner vous causa tant de surprise ; vous avez été cruel, sir Edmund ! »

En ce moment, miss Aurora parut dans le salon, tenant un plateau chargé de tasses de Chine.

En voyant sir Edmund, elle pâlit, le plateau lui échappa, et les tasses se brisèrent sur le parquet. Il y en avait cinq : c'était l'élégant service que sir Edmund avait si malencontreusement dépareillé.

« Faut-il que je retourne en Chine chercher cinq tasses semblables à celle-ci ? » demanda sir Edmund en tendant à miss Aurora la tasse de la petite Leï-li.

« Oh ! non, si vous m'aimez, » répondit la jeune fille d'une voix si alarmée, si suppliante et si tendre, qu'en vérité on fût allé volontiers au bout du monde pour entendre une pareille phrase dite de cette façon-là.

LIBRAIRIE J. HETZEL, 18, RUE JACOB, PARIS.



Volumes illustrés pour Étrennes 1866.

CINQ SEMAINES EN BALLON, par JULES VERNE. Illustrations par RIOU. 1 vol. in-8°. Relié, 10 fr.; broché.	6 fr.
HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, par JEAN MACÉ; illustrée par FR. LICH. 1 vol. in-8°. Relié, 10 fr.; broché.	6 fr.
AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART, par LOUIS DESVOYERS. Nouvelle édition illustrée par GIACOMETTI. 1 vol. Relié, 10 fr. broché.	6 fr.
LA TASSE A THÉ, par A. KAEMPFER; illustrée par DEANS . 1 vol. Relié, 10 fr.; broché.	6 fr.
HISTOIRE D'UN AQUARIUM ET DE SES HABITANTS par ERNST VAN BRUYSEL. Illustrations par BECKLER et RIOU. 1 vol. grand in-8°. Prix.	6 fr.
LILI A LA CAMPAGNE. 24 dessins à la plume par L. FRÖELICH. Texte par P.-J. STAHL. Volume-album grand in-8°. Prix.	5 fr.
ALPHABET DE MADEMOISELLE LILI. 30 dessins par FRÖELICH. Volume-album grand in-8°. Prix.	3 fr.
LES AVENTURES DU PETIT ROI SAINT LOUIS DEVANT BELLESME, par PH. DE CHENNEVIERES. 1 joli volume grand in-18 en caractères elzéviens italiques, imprimé en deux couleurs.	5 fr.

NOUVELLES ÉDITIONS.

CONTES DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ; illustres par BERTALL. 1 beau volume. Relié, 10 fr, broche	6 fr.
PICCIOLA, par XAVIER SAINTINE; 39 ^e édition, illustrée à nouveau par FLAMENG. 1 vol. Relié, 10 fr.; broché.	6 fr.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, dirigé par JEAN MACÉ et P.-J. STAHL, avec la collaboration de nos écrivains les plus distingués, et illustré par nos principaux artistes. — 1 ^{re} année forme 2 volumes in-8° Jésus, contenant chacun environ 200 gravures — Chaque vol. br., 6 fr.; cartonné doré. 1 ^{er} volume de la 2 ^e année vient de paraître — Prix, br., 6 fr.; cart. doré.	8 fr.
---	-------

Volumes in-8° illustrés déjà parus.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE. Riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. — <i>Ouvrage couronné par l'Académie.</i> — 5 ^e édition (1 ^{re} série). 1 vol. Relié, 14 fr, broché.	10 fr.
NOUVELLES ET DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, à l'usage du second âge, par LOUIS RATISBONNE, illustrées par FROMENT. Riche édition pareille à la première série. Gravures à part, d'après Froment, tirées en couleur 1 beau volume sur velin (dernière série). Relié, 14 fr.; broché.	10 fr.
LES ENFANTS (<i>le Livre des Mères et des jeunes Filles</i>), par VICTOR HUGO; la fleur des poésies de Victor Hugo avant trait à l'enfance, illustrée par FROMENT. 1 vol. grand in-8°. Relié, 15 fr, broche	10 fr.
THEATRE DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. 1 beau volume sur velin, illustré par FROMENT. Relié, 10 fr., broche.	6 fr.
L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND PAPA (<i>Histoire de deux petits marchands de pommes</i>), par JEAN MACÉ. Illustr. de YAN' DARGENT. 1 vol. Relié, 10 fr.; broche.	6 fr.
LES AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par ALFRED DE BREHAT. 1 beau vol. in-8°, illustré par MORIN. Relié, 10 fr, broché.	6 fr.
LES FEES DE LA FAMILLE, par M ^{me} S. LOCKROY. 1 beau volume, illustre par DE DONCKER. Relié, 10 fr., broche.	6 fr.
LA VIE DES FLEURS, par EUGÈNE NOEL. Illustrations de YAN' DARGENT. 1 vol. Relié, 10 fr.; broche	6 fr.
LE NOUVEAU ROBINSON SUISSE, par EUGÈNE MULLER et P.-J. STAHL, illustrations de YAN' DARGENT. 1 vol. grand in-8°. Relié, 10 fr.; broché.	6 fr.
LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE, par P.-J. STAHL; illustrée par E. FROMENT. Jolie édition grand in-8°. Relié toile, 7 fr., broché.	5 fr.
FABLES, par le comte A. DE SÉGUR; ill. par FRÖELICH. 1 vol. Rel., 10 fr, broche.	6 fr.
RÉCITS ENFANTINS, par E. MULLER; ill. par FLAMENG. Rel., 10 fr; broché.	6 fr.
LES BÉBES, par le comte DE GRAMONT, illustrés par OSCAR PLETSCH. 1 vol. Relié, 10 fr, broché.	6 fr.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Tasse à thé, par A. Kaempfen (Henri Este)... [Préface par F. de Gramont.]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58484301>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr